



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

20 Jours
EN
ESPAGNE

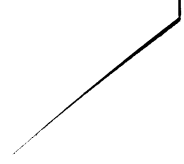
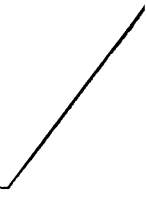
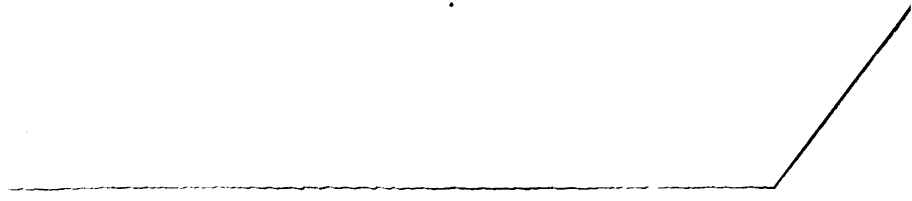


PAR

CLAUDE VIGNON

G
346
27

MONNIER ET C^o, ÉDITEURS, 16, Rue des Vosges, PARIS. — 1885.



G346/27

VINGT JOURS EN ESPAGNE

*Il a été tiré de cet ouvrage 30 exemplaires sur
Japon, signés et numérotés, au prix de dix francs l'un.*

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

CLAUDE VIGNON

VINGT JOURS

EN

ESPAGNE



PARIS

ED. MONNIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

16, RUE DES VOSGES, 16

1885

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines
60500 CHANTILLY

VINGT JOURS EN ESPAGNE

I

LA BIDASSOA, FONTARABIE, SAINT-SÉBASTIEN

J'arrive d'Espagne : on n'y assassine que rarement les littérateurs français, Dieu merci ! et me voici de retour sans malencontre et même fort bien en point.

On parle beaucoup de l'Espagne et on y va peu. C'est si facile et si vite fait d'aller en Italie, par exemple ! On est sûr d'y trouver le souper et le gîte, un beau ciel et des chefs-d'œuvre... Tandis qu'en Espagne ! D'abord il y faut du temps et de la fatigue : du temps ? on n'en a guère ; de la fatigue ? on la craint fort. Et puis, qui sait comment on voyage en ce pays-là ; comment on y mange, puisque la cuisine, dit-on, y est exécration ; comment on y dort, puisque les lits, selon les auteurs, grouillent de parasites ?... Brr...

Certes, il y a toujours, selon les auteurs, les *senoras* en mantille, les sérénades, les balcons, les échelles de soie... Quoi encore ? Toutes les féeries à l'aide desquelles les poètes ont créé l'Espagne de fantaisie qui hante nos imaginations. Aussi se promet-on toujours de voir l'Espagne... et remet-on toujours le voyage.

Et de fait c'est bien un peu rude et difficile. Cependant, en vingt jours, j'ai vu Burgos et Madrid, l'Escurial et Tolède, Séville, Grenade et Cordoue, c'est-à-dire tout le centre de la péninsule Ibérique, des Pyrénées et du golfe de Gascogne à la Sierra Nevada et aux approches du détroit de Gibraltar, en traversant le Guipuzcoa, la Vieille et la Nouvelle Castille, la Manche et l'Andalousie.

J'étais parti pour aller prendre les bains de mer à Biarritz ; et à peine ai-je vu la baie rétrécie, les toilettes tapageuses, les magasins de nouveautés, les hôtels à grands fracas et à prix fabuleux, que j'ai fui à tire-d'aile vers Saint-Jean-de-Luz, en m'étonnant, une fois de plus, des aberrations de la mode et de la vogue.

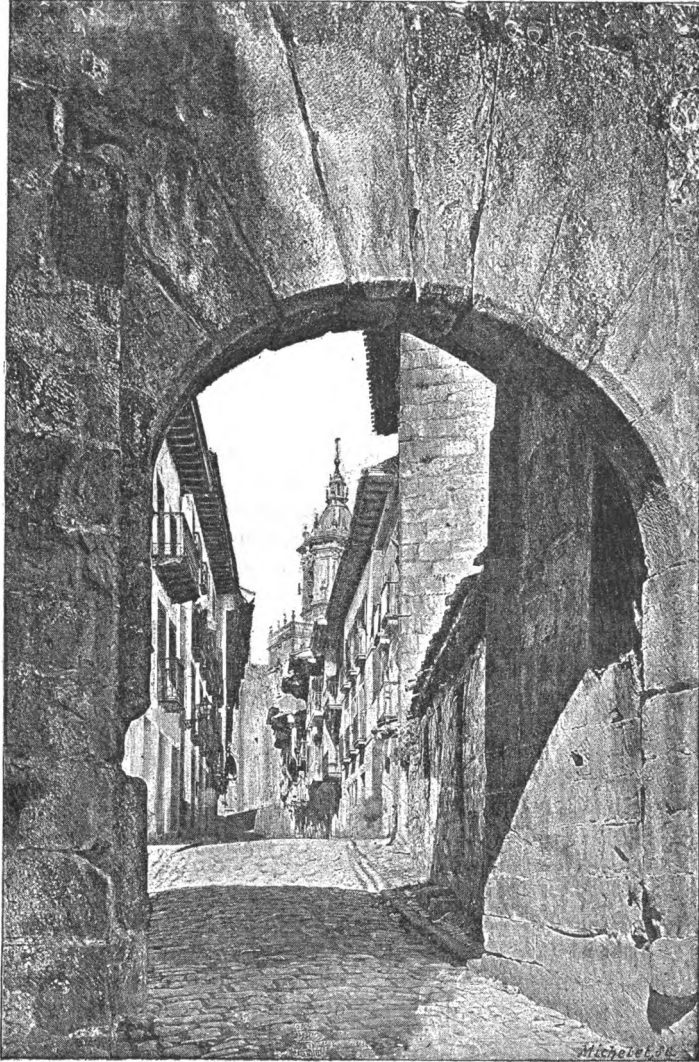
Saint-Jean-de-Luz a du moins une jolie baie, un aspect pittoresque de petite ville historique, une simplicité antique, la maison de Louis XIV et celle de l'infante ; avec cela un caractère franchement basque, une population primitive — et l'hôtel de France où l'on vit confortablement pour un prix honnête.

Cependant les bains de mer y sont désagréables ; quand on y a végété quelques jours, on se sent comme enveloppé dans une lourde somnolence. On veut se secouer de peur de rester figé aux lambris de la vieille maison qui vous abrite et de devenir quelque chose comme un portrait d'ancêtre oublié dans un coin. Alors on fait des « excursions. »

Et d'abord, naturellement, celle de Fontarabie, première ville espagnole, campée sur un mamelon, en face d'Hendaye, dernière ville française. A marée haute, quand la Bidassoa est pleine, on se jette dans un batelet, et un marinier, en vingt minutes, vous dépose au bas d'une jetée en miniature, sur laquelle se promène un douanier espagnol. C'en est fait, vous avez quitté la patrie.

Et comme on le sent bien. Quelle différence tout à coup ! Tout à l'heure, en France, vous étiez dans une petite ville habitée, travailleuse, où, pêle-mêle avec la population, circulaient des baigneurs en villégiature. Là, des pêcheurs raccommodant leurs filets ; ici, des femmes en robe rose et des hommes en chapeau de paille, se pressant à l'omnibus qui conduit à la plage ; maintenant, en Espagne, vous êtes dans une ville fantôme, grande comme la main, et où une douzaine de palais en ruines, enfermés dans des fortifications démantelées, montent en procession, le long de l'unique rue, vers la cathédrale.

Voici la porte de la ville, enfoncée dans les hautes murailles qui s'effritent parmi les herbes ; au-devant, voyez cet attelage de bœufs, tirant péniblement une lourde charrette qui crie, sur ses roues pleines et sans essieu. Êtes-vous entré ? Une douzaine de gamins qui mendient s'échelonnent sur



UNE PORTE DE SAINT-SÉBASTIEN.

vosre passage. D'ailleurs, personne, ni aux balcons de fer forgé qui s'avancent sur les façades des maisons blanchies à la chaux, ni dans les boutiques basses et sombres, ni derrière les jalousies vertes qui s'encadrent dans des boiseries brun rouge.

Y a-t-il des habitants ? On ne sait. S'il y en a, sans doute ils dorment, et ils dorment depuis cent ans comme la belle au bois dormant. C'est depuis qu'ils dorment que les guerres de partisans et l'incurie ont ruiné les palais construits pour des gouverneurs de province, renversé les murailles et laissé les mendiants s'installer sous les toits, aux superbes ciselures, qui ombragent les balcons et les trottoirs.

Fontarabie, c'est toute l'Espagne en abrégé. Qui a vu Fontarabie, cette poignée de maisons ruinées campées en sentinelles sur la Bidassoa, Fontarabie avec sa solitude et sa misère orgueilleuse, a vu comme en un microcosme le royaume d'Alphonse XII.

La seconde excursion est pour Saint-Sébastien. Le décor change tout à fait. Ici c'est la foule bigarrée et cosmopolite ; c'est l'aisance, le mouvement, la vie, l'abondance, la musique et la fête. L'or circule. On joue au Casino, c'est tout dire.

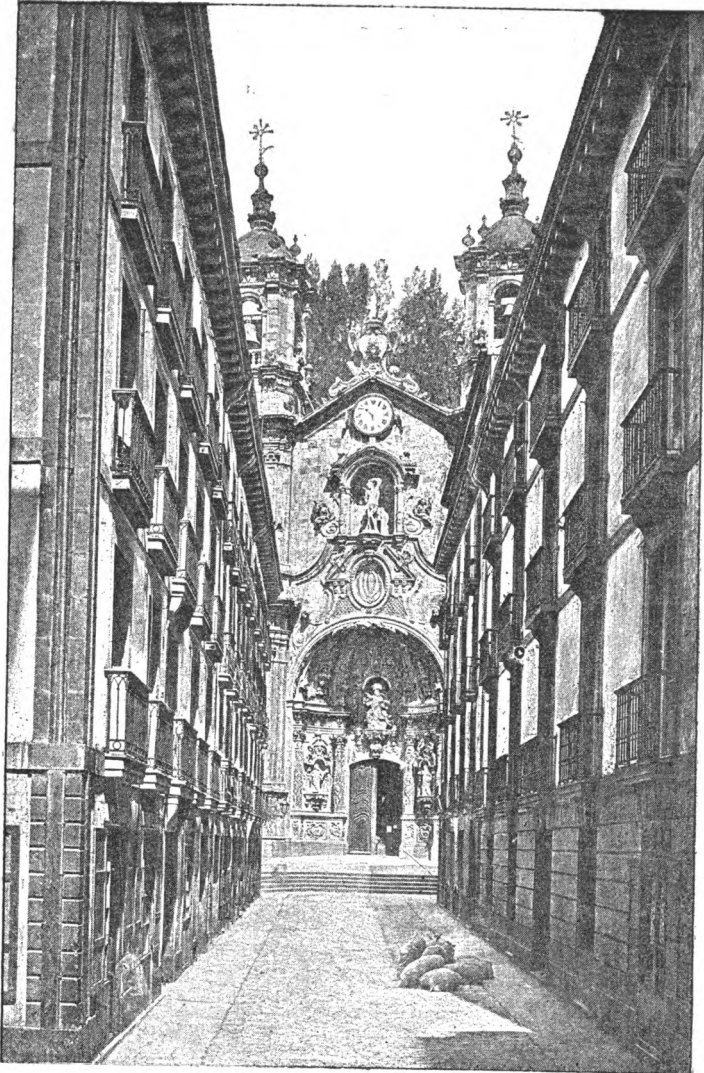
Quant à la ville elle est toute moderne. Avec cela une plage admirable où sur un sable fin s'avance une mer bleue comme la Méditerranée ; des montagnes boisées et couvertes de villes élégantes en amphithéâtre, tout un ensemble qui, semble transporter la rivière de Gènes dans ce petit golfe de la mer Cantabrique.

Quand on a vu Fontarabie et Saint-Sébastien, ici les séductions de la nature méridionale, là les dramatiques souvenirs des splendeurs d'une nation ruinée, on est hanté par le désir de voir l'Espagne.

C'est comme cela que je suis parti : pour Madrid d'abord, puis pour Séville et Grenade, .. — toujours en courant...

Courant ?... autant qu'on peut courir en Espagne, maintenant que les chemins de fer y ont un service régulier ; moins rapide sans doute qu'en France, en Belgique et en Angleterre, mais à peu près aussi sûr.

D'abord, voici les Pyrénées qui descendent vers les plaines de la Vieille Castille ; âpres, sévères, mais encore vertes et boisées : ce sont les pays basques espagnols ; puis, peu à peu,



UNE RUE A SAINT-SÉBASTIEN.

les montagnes deviennent collines et les collines elles-mêmes se fondent dans une plaine sèche et rocailleuse. Plaine étrange, qui s'en va montant insensiblement, toujours, toujours jusqu'à Madrid, sans un bois, sans une vallée, sans un arbre !

De loin en loin, des villes, ou plutôt des agglomérations de maisons, d'où ne rayonne ni commerce, ni industrie ; puis, entre-temps, d'interminables campagnes nues et desséchées ; pas un pied de vigne, pas un brin d'herbe ; ni paysans ni troupeaux. Pourtant ces jachères hâves ont dû donner de riches moissons ? Où sont-elles ? Qui les a semées, cultivées, recueillies ? Nul ne le saurait dire, à voir les vastes solitudes espagnoles qui commencent avant Burgos et vont continuer jusqu'à Cordoue.

II

BURGOS, LES SENORAS, LES ÉGLISES, LA CARTUJA

On s'arrête à Burgos : d'abord il faut se reposer ; ensuite on veut voir la Cathédrale, l'une des plus célèbres de l'Espagne ; la ville, les types de la Vieille Castille, le couvent de la Cartuja de Miraflores où se trouve le beau saint Bruno de Pereira. Et de fait voilà les senoras en robes noires et mantilles qui s'en vont à l'église, le chapelet roulé autour du bras et l'éventail à la main ; voici les mendiants légendaires aux visages fantastiques, aux loques indescritibles, parce que rien ne saurait peindre le rapiécetage des chiffons informes dont ils se drapent ; voici les prêtres en chapeaux de Basile, les mules à grelots, le soleil et la poussière.

Un ciel bleu, un soleil torride, des maisons démantelées, des rues mal pavées à travers lesquelles errent des passants rares, des soldats et des soldats, les uns avec les culottes rouges des Français, les autres avec le casque pointu des Prussiens : un ensemble âpre et dénudé, — voilà Burgos dans le milieu du jour.

Mais quelle cathédrale au milieu de tout cela ! et comme ce monstre de pierre, au milieu de la ville, raconte bien l'his-

toire d'Espagne et explique mieux que des volumes ne sauraient le faire ce catholicisme espagnol, dont ne sauraient donner une idée ni le gracieux catholicisme italien, ni le catholicisme gallican de la patrie de Bossuet !

Ici, sous les dentelles de pierre des rosaces et des galeries, surgit tout un monde de statues peintes, encastrées dans des cartouches de bois fouillé et découpé ou dans des entrecolonnements dorés. De l'or, de l'or partout ! On sait que la patrie de Fernand Cortez a possédé de l'or avant le reste de l'ancien monde. Aussi l'a-t-elle prodigué dans ses églises où les rétables d'autel ont l'air de pièces d'orfèverie.

Il y en a partout, jusquesous la robe du saint Bruno de la Cartuja, cette merveille qui vaudrait le voyage, si la cathédrale n'existait pas.

Imaginez cette chartreuse : la ruine tout autour ; des bâtiments à demi ruinés ; à l'intérieur des pâtis à l'état sauvage, où croissent, pêle-mêle, les pommes de terre et les orties ; puis, tout à coup un portail d'église fouillé par ces merveilleux artistes dont les âges ont emporté le nom et des scintillements d'or et de couleurs. Entrons !

C'est ici le triomphe du gothique fleuri le plus pur et le plus exquis. Les statues du chœur en bois sculpté sont uniques de finesse et d'élégance. Retournons-nous ; par ici, à droite, c'est la chapelle du saint Bruno,

Non, après l'avoir vu, ce saint Bruno, on ne peut plus médire de la sculpture peinte. Quand la sculpture est bonne, et la peinture juste et sobre, c'est la nature même, voilà tout.

Les anciens peignaient leur sculpture. Mille témoignages l'attestent. Ils ne la peignaient pas toujours ; mais ils la peignaient souvent. Ils peignaient surtout la sculpture intime, celle qui ornait les habitations. Les Espagnols peignaient toute leur sculpture religieuse et n'ont guère consacré leur ciseau qu'à celle-là.

Le saint Bruno de la Cartuja de Miraflores n'a pas été encore reproduit, que je sache, autrement que par la photographie qui le rend fort mal. Mais nous avons pu voir chez certain mouleur un saint François *patine* d'une expression prodigieuse. Il y a, en Espagne, bien d'autres statues de saints excellentes, en bois sculpté et peint. Je citerai, entre autres, un autre saint Bruno et un san Domingo de Montani, un saint Jérôme de Turigiano, qui sont au musée de Séville ;

et huit statues de saints, à Cordoue, dans la chapelle du cardinal de Salazar.

Ces figures, comme le saint Bruno de la Cartuja à Burgos, sont fouillées par un ciseau d'une habileté incomparable : elles ont l'expression religieuse et ascétique au plus haut degré, et, en même temps, atteignent la suprême limite du naturalisme. Imaginez, avec cela ou plutôt sur cela, une peinture sobre et naturaliste comme la sculpture — et vous comprendrez que l'effet soit surprenant.

Maintenant il est inutile de vous dire, n'est-ce pas, que, pour quelques figures exquises, la sculpture peinte a produit d'innombrables magots ? ni que rien n'est étrange et choquant pour nos yeux comme l'entassement de saints peints et habillés qui remplissent les églises espagnoles.

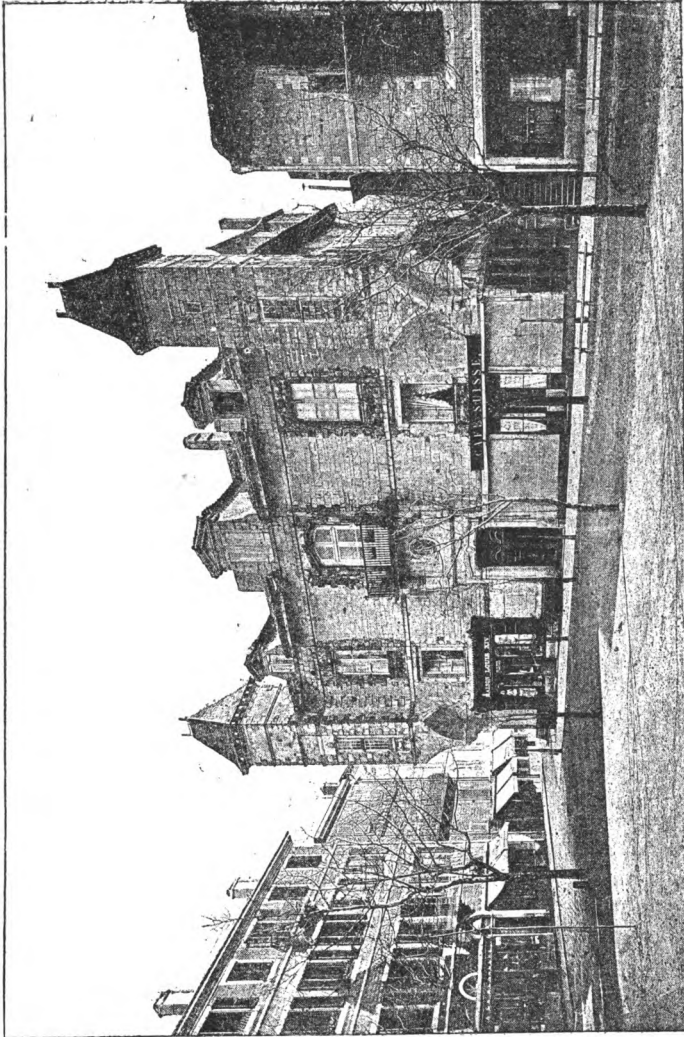
Les vierges ont des robes et des bonnets ; les crucifix — ne riez pas ! — ont tous des jupons, qui leur vont de la ceinture aux talons. Dans la cathédrale de Burgos il y a un certain Christ miraculeux dont le corps est, dit-on, revêtu d'une peau humaine, et je vois encore scintiller, à la lueur des cierges, son jupon de satin brodé de paillon.

Paillon ! que dis-je ? ce doit être de bel et bon or, encadrant des rubis et des émeraudes ! Les églises espagnoles sont peut-être les seules en Europe qui aient encore toutes leurs richesses.

Les couvents cependant n'ont plus leurs moines. Là comme ailleurs on les a licenciés, puisque c'est une loi nécessaire, à l'existence des États catholiques, de rejeter de temps en temps la population cloîtrée qui les envahit. Les moines absorberaient l'État, si l'État ne mettait pas les moines dehors.

Donc, à la Cartuja de Miraflores, près Burgos, quatre moines seulement pour garder l'immeuble et le saint Bruno. Mais on répare. On attend, dit-on de nouveaux hôtes. Serait-ce quelques-uns des moines que l'Espagne avait exportés chez nous il y a dix ou douze ans et que nous lui avons renvoyés ?

En tout cas, j'ai eu la curiosité de visiter une des cellules. Que l'on se figure, pour la disposition et la capacité, un petit hôtel de la chaussée d'Antin ou de Passy. Au rez-de-chaussée, une grande pièce avec une cheminée dans une armoire : un bûcher, un garde-manger et un escalier ; à mi-



MAISON LOUIS XIV A SAINT-SÉBASTIEN.

hauteur, une autre pièce à destination d'oratoire et un cabinet de travail ; au premier ou au second, si vous voulez, une grande pièce qui sert de chambre à coucher, et deux petites qui servent à je ne sais plus quoi. Le tout donne sur un jardin clos de murs, de dix mètres carrés environ. Voilà ce que c'est à Burgos que la cellule d'un chartreux ; et il y en a comme cela je ne sais combien. La place ne manquera donc pas s'il se présente de nouveaux locataires.

III

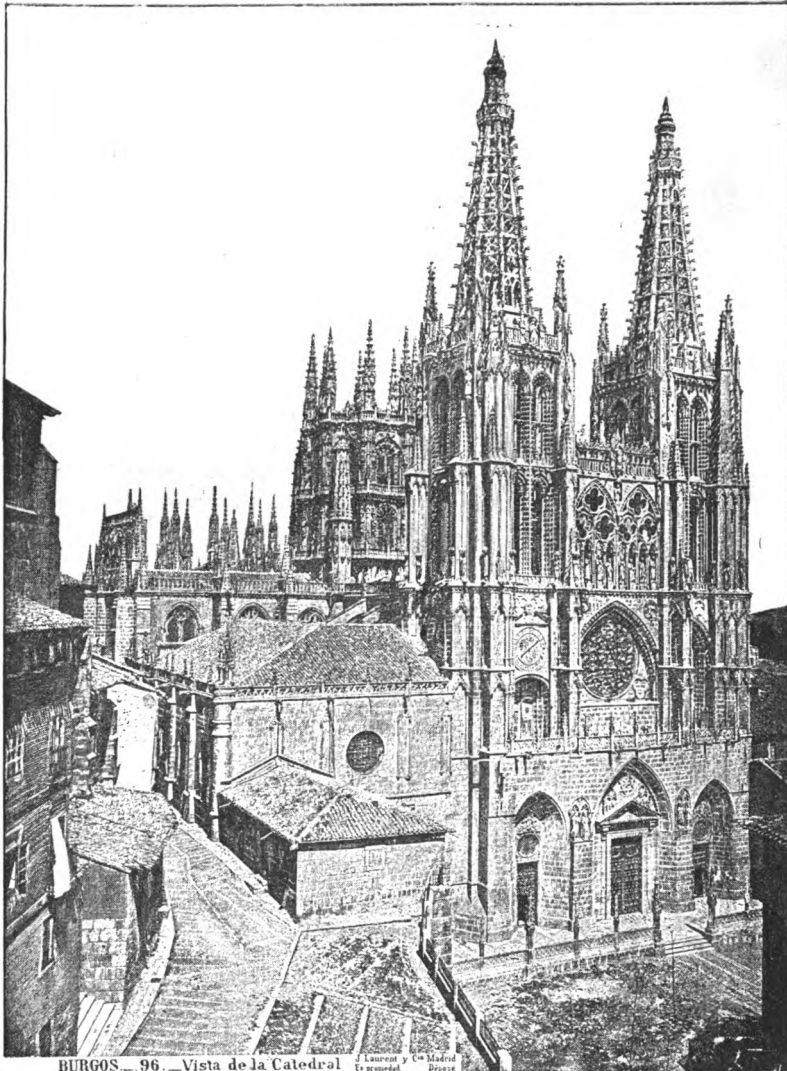
LE DÉCOR AVILA, L'ESCURIAL

De Burgos à Madrid, quel désert !

Toujours, toujours et à perpétuité des plaines rocailleuses succédant aux rochers des sierras. Pas un arbre. On sait comment, de plateau en plateau, le chemin de fer d'Irun à Madrid va montant jusqu'à Burgos ; entre Burgos et Valladolid c'est un plateau immense plus nu que la Sologne, plus aride que la Crau. A Valladolid la montée recommence. C'est la sierra de Guadarrama. Au milieu des roches, Avila se dresse, et on croit voir, tout à coup, surgir un décor d'opéra représentant une ville forte du moyen âge. Sur le ciel bleu se découpent les rochers gris et âpres ; parmi les rochers, la ville qui semble elle-même un rocher de maçonnerie, élevé il y a cinq cents ans. Sainte Thérèse y a vécu, et, à voir la désolation du paysage, l'austérité des hommes et des choses, on s'explique bien les extases auxquelles la religion fait appel : son âme s'élançait hors d'une prison pour rêver du ciel, du printemps, de la liberté et de l'amour. — Le printemps, l'avait-elle jamais vu ? Est-ce qu'il y a un printemps à Avila, où jamais le soleil ne rencontre que de la poussière et des pierres ?

Le chemin de fer monte encore jusqu'au sommet de la sierra ; puis descend et s'arrête : c'est l'Escorial.

Je ne sais pas pourquoi les voyageurs ont jusqu'à ce jour tant maltraité l'Escorial. Sans doute le palais, à l'extérieur, n'est qu'une agglomération de bâtiments lourds et froids ;



BURGOS. 96. Vista de la Catedral

J. Laurent y C^{ia} Madrid
Es propiedad Deposte

CATHÉDRALE DE BURGOS.

mais quel caractère d'austérité dans la puissance ! Ajoutons que le paysage qui s'étend à l'horizon du palais, au delà des sombres parterres de buis des terrasses, est le plus beau que je connaisse après la campagne de Rome.

Quelques arbres tourmentés, et des rochers couverts d'une verdure tantôt noirâtre, tantôt d'un gris jaune, c'est tout. Mais les lignes ont je ne sais quelle grandeur sauvage ; et c'est bien ici que le dieu de l'inquisition devait avoir son temple.

La cour des rois, avec ses 267 fenêtres, ses colossales statues des rois Juda, aux couronnes de bronze doré, est d'un effet majestueux ; le grand escalier est d'une simplicité superbe.

Parlerai-je des appartements royaux et de la suite de tapisseries admirables qu'ils renferment ? tapisseries de Flandre et tapisseries des Gobelins qui valent, en leur genre plus moderne, les *arazzi* des Offices à Florence et du Vatican, à Rome ; des salons de marqueterie précieuse où la mosaïque en bois atteint la perfection de l'art ; des manuscrits précieux, des peintures de missels admirables que l'on voit dans la bibliothèque ?

Non, car ce qu'on va chercher surtout à l'Escorial c'est l'impression du passé. C'est tout une époque de l'histoire : le roi d'Espagne étant empereur d'Allemagne et souverain des Flandres, dominateur de l'Europe, conquérant de l'Amérique, maître du monde enfin — et sujet d'un moine.

Voici donc au milieu du palais une cellule froide et nue. Rien que les murs et la vaste porte de chêne ; puis une alcôve sombre, sans autre lumière qu'une fenêtre à coulisse qui s'ouvre sur l'église. Là vivait Philippe II ; là il est mort, en écoutant les psaumes chantés par les moines, sur sa tombe ouverte.

En effet, sous le chœur de l'église est la chapelle mortuaire des rois d'Espagne. Ils sont là tous, depuis Charles-Quint jusqu'à Ferdinand VII : et en face d'eux les reines, c'est-à-dire celles qui ont régné ou qui ont eu des fils rois ; car pour les autres, on les met, avec les infants, dans un caveau à part : leur poussière ne se confond pas avec l'auguste poussière des souverains couronnés dans le « panthéon des rois. »

Ce panthéon tout revêtu de marbres rares et sombres, comme la chapelle des Médicis à Florence, est octogone, et

sur chacune des huit façades les cercueils sont rangés par ordre de date et de succession. La reine Mercedès, morte sans enfants, n'y est pas entrée ; la place de la reine Isabelle est prête, et certes, quand Alphonse XII, à certaine date de l'année, vient là, seul, entendre une messe mortuaire, il doit ressentir une de ces émotions profondes qui étreignent tous les cœurs humains, même les cœurs des rois !

Laissons les tableaux de maîtres, les richesses de marbre, de bronze et de cristal qui sont enfermées dans l'Escorial. Nous avons vu ; nous avons senti ; nous avons évoqué l'âge de fer des temps modernes... Passons !

Passons ! N'est ce pas là le mot final de l'humanité qui passe ? Passons donc ! et passons vite en ce temps où il faut voir beaucoup en peu de temps, où l'on veut absorber des siècles dans des heures !

IV

MADRID, LE MUSÉE, LE PRADO, LES COURSES DE TAUREAUX, ETC.

Remontons en wagon. Il faut arriver à Madrid ce soir. D'ailleurs on est fatigué ; on a besoin de souper et de dormir. Voici Madrid enfin. Mais quel bruit, quel assourdissement dans cette cour d'arrivée ! On a parlé du débarcadère de Naples et des lazzarones qui se précipitent sur les voyageurs pour arracher chacune des pièces de leur bagage. Ce n'est rien. On s'en défait avec un peu d'énergie ! Mais à Madrid il y faut aussi des coudes et des poings. Tudieu ! quelle bousculade ! On est ahuri, moulu et dépouillé de vive force de son sac de nuit et de sa valise ; puis, quand enfin on est en voiture et qu'on tend quelques sous aux faquins qui ont, malgré vous, porté deux minutes un sac ou une couverture de voyage, ils vous les jettent au nez en réclamant chacun une *peseta* (1 fr.). Vous vous récriez ; ils répondent que c'est le tarif. Vous demandez à voir le tarif ; ils ne le vous montrent pas, naturellement, mais ils vont chercher un quidam à casquette galonnée qui affirme qu'en effet c'est le ta-

rif. Vous payez furieux ; et la même chose vous arrivera bien d'autre fois.

Partout, et chez nous comme ailleurs, une certaine population interlope tire à boulets rouges sur les étrangers ; mais le cas particulier de l'Espagne, c'est qu'on n'a aucun recours contre les exactions. A Londres, à Paris, à Bruxelles, on peut en appeler du cocher de fiacre au policeman, au sergent de ville, à l'inspecteur des voitures. En Espagne, c'est parfaitement inutile. Exemple : vous arrivez à l'hôtel, vous avez une heure de voiture, vous tendez deux pesetas au cocher : il les jette aussi avec une fierté castillane : « Ce n'est pas ça, c'est quatre pesetas. — Comment ? mais je vous dois une heure. — Non, deux. — Mais je vous ai montré l'heure à ma montre. — Je ne l'ai pas vue ; c'est quatre pesetas. »

Vous avez recours à l'interprète de l'hôtel : « Je dois une heure, payez. — Le cocher dit que vous lui en devez deux. — Je vous dis d'en payer une. — Il dit que vous lui en devez deux. »

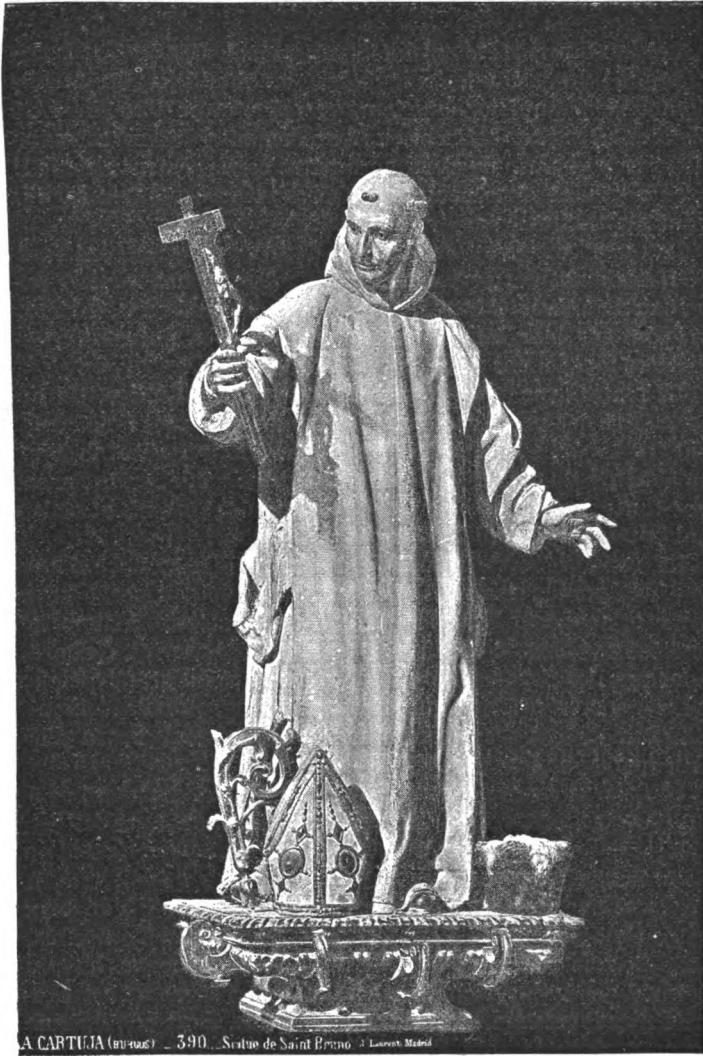
Vous ne sortirez pas de là, et il est plus court de pas lutter.

Je me hâte d'ajouter, pour en finir avec ce détail de voyage, que les maîtres d'hôtel entendent mieux que leurs employés la loyauté des transactions. Il faut faire son prix d'avance, bien entendu ; mais ce prix une fois convenu, la convention est respectée, et la note, au départ, n'apporte pas d'inattendu au voyageur.

Madrid ? — Une ville sans caractère, ni grande, ni petite, ni belle, ni laide, ni propre, ni sale ; et autour le désert. A la *Puerta del Sol*, il n'y a point de porte, mais il y a du soleil quand il ne pleut pas ; — car il pleut assez généreusement à Madrid. Et quand il pleut, seigneur, que de crotte !

La *Puerta del Sol* donc, est une place irrégulière qui a une fontaine au milieu. A l'entour de la fontaine se croisent et se recroisent les rails de tous les tramways de la capitale des Espagnes, dont c'est le rendez-vous. A l'entour de la place sont les principaux hôtels, les plus grands cafés et les plus belles boutiques.

Les cafés sont vastes, mais sans luxe. Ils sont remplis par une foule de consommateurs appartenant aux rangs les plus divers de la société. Dandys, ouvriers, campagnards s'y entassent pour déguster des consommations économiques et s'envelopper d'un nuage de fumée. Chose incroyable, pas un



BURGOS. LE SAINT BRUNO DE LA CARTUJA.

de ces cafés n'a l'idée de mettre des tables dehors, à l'air libre.

Les boutiques n'étaient rien de national. Des étoffes françaises, de la parfumerie anglaise, des mantilles en fausse dentelle espagnole comme au *Printemps* et au *Bon Marché*. Voilà. Que si l'on entre et que l'on demande de vraies mantilles espagnoles, on vous en montre certainement ; mais il y en a peu et elles sont fort chères ; cinq cents francs, s'il vous plait, et non pas les plus belles.

Les neuf dixièmes des femmes d'ailleurs s'arrangent fort bien des mantilles prétendues espagnoles que nos métiers fabriquent à Saint-Pierre-les-Calais. Quelques-unes, même, drapent sur leur tête un morceau de tulle à pois dont nos femmes font ici des voilettes, et cela leur suffit.

La mantille se porte à pied et pour aller à l'église. On ne rencontre pas une femme en chapeau dans les rues de Madrid ni dans les églises. Mais au Prado et au *Buen Retiro*, le soir, au coucher du soleil, à l'heure de la promenade, enfin, presque toutes les femmes en voiture ont des chapeaux, et celles qui portent des mantilles les ont fort belles.

La mantille, certainement, est la plus jolie coiffure d'une tête de femme ; mais encore faut-il qu'elle soit posée avec grâce et accommodée à l'air du visage. Toutes les femmes ne portent pas bien la mantille, même en Espagne. Et, d'abord, pourquoi les Espagnoles ont-elles renoncé au grand peigne qu'elles portaient, au temps de Goya, pour soutenir la mantille ? La mantille, aplatie autour d'un chignon bas, n'a plus l'air que d'une fanchon.

Et puis la mantille veut le costume noir. Aussi est-ce à l'église qu'il faut voir les Espagnoles rigidement agenouillées sur les dalles, la jupe cachant les pieds et se prolongeant en demi traine jusqu'à la duègne qui leur sert de suivante. A l'église l'Espagnole est toujours ce qu'elle était il y a deux cents ans. Telle nous l'ont dépeinte les romans d'autrefois, telle la voici encore : en noir, à genoux, les yeux baissés coulant des regards en dessous, les doigts égrenant un chapelet, les lèvres marmottant une antienne, dont une duègne barbue, édentée, qui surveille les alentours, fait les répons.

Mais nous retrouverons les Espagnoles dans toute l'Espagne. A Madrid, il faut voir le musée, les riches armures his-

toriques de l'*Armeria reale*, le Prado et le *Buen Retiro* à l'heure de la promenade, et une course de taureaux.

Le musée est la plus belle collection de peinture qu'il y ait au monde. Pour connaître la sculpture et en sentir toutes les beautés il faut voir le musée de Naples et celui du Vatican. Pour connaître la peinture dans l'ensemble de ses chefs-d'œuvre, il faut voir le musée de Madrid.

Non seulement ce n'est que là qu'on peut rencontrer l'école espagnole ; mais encore c'est là seulement qu'on peut apprécier complètement les autres écoles, en dehors de leur centre. Ainsi, l'école italienne et l'école flamande sont merveilleusement représentées à Madrid. Je ne sache pas même qu'en Allemagne, en Belgique et en Hollande, il y ait nulle part une collection aussi nombreuse et aussi choisie de Rubens, de Van Dyck, de Breugel et de Teniers, que celle du musée de Madrid.

Nous avons au Louvre un des plus beaux Murillo, avec l'Assomption du Salon carré ; mais nous ne connaissons pas pour cela Murillo, le Raphaël de l'Espagne. Nous connaissons encore moins Velasquez et nous ne savons rien de Ribera.

Savons-nous seulement que ces maîtres ont atteint le double but cherché dans les temps modernes par des voies bien divergentes, et sont parvenus à exprimer le suprême de l'idéal, en même temps qu'ils touchaient l'extrême limite du naturalisme ?

Le peintre de l'*Assomption* a peint merveilleusement des mendiants qui cherchent leurs poux, et l'Espagnol a mis des âmes d'archange dans les corps ridés et velus de ses ascètes...

Mais il faudrait un volume pour donner une idée du musée de Madrid, et nous ne faisons ici qu'une course rapide à travers l'Espagne. Montons voir Goya pourtant, dans la salle assez mal éclairée qu'on lui a consacrée : les Goya, c'est l'histoire d'Espagne à la fin du siècle dernier, au commencement de celui-ci : de l'Espagne quand elle avait encore ses costumes pittoresques, quand les hommes y portaient la résille de Figaro et les femmes la mantille soulevée par le peigne à la girafe ; de l'Espagne en fête et de l'Espagne en guerre. Voici des danses de villageoises, voici un sanglant épisode de la guerre de 1808.

Et puis, avant de sortir, montons d'un autre côté jusqu'au

haut du grand escalier pour jeter un coup d'œil sur les salles dévolues à la peinture moderne.

On sait que les peintres espagnols, depuis Fortuny, ont des succès à nos salons. Je ne vous dirai pas que dans les salles du musée de Madrid on puisse l'apprécier comme on le pouvait à notre Exposition universelle de 1878. Non. Il n'y a là qu'un Fortuny, et les meilleurs tableaux des modernes sont au palais du Roi et dans les collections particulières. Mais n'importe ! il y a des tableaux intéressants et qui promettent des succès d'argent à leurs auteurs sur les marchés de Paris et de Londres. Ce n'est plus la grande peinture des maîtres ; mais ce sont de brillants tableaux, bien compris pour faire des rappels de lumière dans le demi-jour de nos boudoirs.

Il est fâcheux pour le voyageur qu'on ferme le musée à quatre heures en octobre, car le musée donne sur le Prado, et la promenade du Prado ne commence qu'à cinq. Il faut tuer le temps en attendant

Le Prado est une promenade aussi grande que les Champs-Élysées, mais moins bien entretenue. Non loin du musée un espace garni de chaises s'appelle *le Salon*, et c'est là qu'en été on s'assied sur doubles et triples rangs de chaises pour prendre le frais et causer par groupes.

Tout le long du Prado se succèdent, à vingt mètres d'intervalle, les boutiques des marchands d'eau. D'immenses alcazaras, de grands verres et des *azucarillos* dans des bocaux, voilà tout.

L'*azucarillos* est un grand morceau de mousse de sucre que l'on plonge dans un grand verre d'eau et qui fond tout de suite en troublant l'eau et en lui laissant un goût fadasse. Ça ne vaut pas le diable, et cependant combien de fois j'ai bu avec délices l'eau sucrée douceâtre du marchand d'eau madrilène !

C'est qu'on a une soif perpétuelle à Madrid : une soif étrange, produite par le dessèchement des muqueuses bien plus que par la chaleur, et que, mouiller ses lèvres et son palais devient, dix fois par jour, le plus impérieux des besoins.

Cinq heures. Voici les voitures qui arrivent de toutes parts et toutes à la fois. La voiture du Roi n'est pas la dernière.

Un piquet de dragons, quatre chevaux, cinq ou six gen-

tilshommes galopant aux portières, voilà le train d'Alphonse XII, quand il va au Prado.

Alphonse XII se montre beaucoup à son peuple. On le rencontre, à toute occasion, par les rues de Madrid et les Madrilènes saluent avec courtoisie mais sans enthousiasme ; on dirait un souverain accepté par tout le monde qui ne serait vigoureusement soutenu par personne.

Le roi d'Espagne n'est plus l'adolescent imberbe dont nous avons gardé la mémoire et dont l'effigie est frappée sur les monnaies des dernières années. Il a des favoris et des moustaches et ressemble à beaucoup de jeunes gens parisiens. Bien, en somme, et correct. Dans les premières semaines d'octobre, la reine Isabelle étant venue à Madrid pour fêter la naissance de l'infante, occupait la droite de la voiture royale. Après son départ, le Roi a repris la droite, et sa sœur aînée, jadis princesse des Asturies, qui passe pour son meilleur conseil, a pris la gauche. La jeune reine ne sortait pas encore.

J'ai dit qu'en voiture, au Prado ou au *Buen Retiro*, les Espagnoles portaient plutôt le chapeau parisien. Elles le portent d'ailleurs fort bien ; celles qui se promènent à pied portent la mantille sur des toilettes élégantes. Ce serait précisément le contraire chez nous.

Beaucoup de jolies femmes à figures aimables ; point de têtes gourmées. On se salue sans nuances, et le plaisir de la promenade ne semble nulle part gâté par la préoccupation de garder son « quant à soi ».

Les voitures affluent et sont si nombreuses et si pressées que la circulation est interrompue. Il faut rester dans le rang où le sort vous a placé, et suivre l'une des quatre files qui font leur évolution, sur le terrain de la haute vie madrilène.

Jamais on n'aurait cru, à voir la ville, où les maisons n'ont rien d'aristocratique, ni à voir la population circulant par les rues, que Madrid renfermât tant de beau monde. La promenade du Prado est plus touffue que celle des Champs-Élysées et du Bois pendant les mois les plus brillants de la saison.

Cependant, après tout, c'est à peu près le retour des courses : et qui a vu le retour du Grand Prix n'aura nulle peine à imaginer la promenade du *Buen Retiro* à Madrid.

Mais ce qu'on n'imaginera jamais sans l'avoir vu, par exemple, c'est le départ pour une course de taureaux.

La course de taureaux ! Voilà qui est absolument espagnol ; voilà ce qu'on ne peut comparer à rien autre chose !

Je n'aime point les courses de taureaux, car c'est à mon sens, un spectacle à la fois féroce et ennuyeux. Mais il faut avoir vu des courses pour avoir vu l'Espagne... nation isolée dans le monde moderne.

Pendant l'été, à Madrid, il y a des courses (*corridas*) tous les dimanches, sans parler des fêtes. Ajoutons que toute ville espagnole est pourvue de son cirque de *Toros*, que chacune a ses courses, et que partout les courses prennent une importance particulière et exceptionnelle, à l'occasion des solennités religieuses et nationales.

Quelques-unes sont annoncées un mois à l'avance ; les affiches éclatent sur les murs, les journaux promettent la présence assurée à Barcelone, Saragosse ou Pampelune des *toreros* les plus illustres ; on retient d'avance, et à grand prix, les *palcos* (loges) et les *tendidos* (banquettes) ; on fait l'agio sur les billets ; on voyage au besoin moitié en chemin de fer et moitié en diligence pendant vingt-quatre heures. Enfin, c'est une furie. Et pourquoi ? Pour voir tuer cinq ou six bœufs en cérémonie. Chez nous ce spectacle n'aurait assurément aucun succès.

Mais nous sommes en Espagne... à Madrid, un dimanche... Voyons donc.

A une heure, les boutiques se ferment ; les voitures disparaissent de la circulation. En même temps, une longue file de chars-à-bancs, de breaks, d'omnibus, de carrioles, de charrettes, le tout attelé de mules, les unes empanachées de grelots multicolores, les autres le cou pelé et tirant sur des harnais raccommo­dés avec de la ficelle, s'aligne dans la rue d'Alcala qui part de la Puerta del Sol. Cinq mules, huit mules quelquefois, ne sont pas de trop pour mener un train d'enfer un chargement d'amateurs qui bondent l'intérieur de la voiture, prennent d'assaut l'impériale et s'accrochent au siège et au marche-pied. Les voitures partent, se vident dans l'amphitéâtre immense, reviennent, se remplissent. A trois heures moins un quart, — la corrida commence à trois heures, — la foule court les prendre à moitié chemin. La mêlée devient enragée. Voici les voitures de la cour au mi-

lieu des carrioles et des breacks. Tous les rangs sont confondus ; on voit des femmes élégantes dans des pataches plus démantibulées que nos vieux coucous, et des hommes en guenilles dans les breaks aux mules qui secouent, sous le joug, des milliers de pompons et de grelots rouges, jaunes ou tricolores. Qu'importe le char, pourvu qu'il dévore l'espace ! pourvu qu'on arrive ? On ne prend pas garde au Roi ; on regarde à peine la Reine ; on ne voit pas même les femmes. Il s'agit de gagner sa place dans l'arène, voilà tout.

Au bout de longues avenues, hors la ville, au milieu de la poussière et des pierrailles, voici enfin les arènes se découplant au grand soleil sous le ciel bleu. C'est un cirque immense. Tout est plein jusqu'aux combles. Les plus riches « à la sombra » (à l'ombre), les autres, au soleil.

Du côté de la « sombra » tout est noir. A peine distingue-t-on quelques fleurs piquées dans les mantilles noires des femmes et quelques cravates éclatantes au cou des jeunes gens. Du côté du soleil, c'est une débauche de couleurs, car tous les éventails, bleus, rouges, jaunes et violets, sont levés pour garantir hommes et femmes du soleil torride et aveuglant.

La loge royale « à la sombra » est flanquée de deux autres loges ; l'une pour la municipalité, l'une pour le président des courses.

« Courses » ; pourquoi ? Il n'y a pas plus de courses dans l'affaire que de porte à la *Puerta del Sol*. Mais n'importe.

Il est trois heures : une porte de l'arène s'ouvre, et un cavalier en costume historique s'avance jusqu'au-dessous de la loge occupée par le président des courses. C'est pour demander la clef du *toril*. On la lui jette, il s'en retourne ; la porte de l'arène se referme, puis se rouvre, et le *toro* s'élance.

Dans l'arène, une quinzaine de *chulos*, de *picadors* et de *banderillos* l'attendent : les *picadors* à cheval, les *chulos* et *banderillos* à pied.

Les *picadors* sont des hommes robustes, bottés, rembourrés, cuirassés même dit-on, solidement assis dans leur selle à dossier. En revanche, le cheval qui les porte est étique. C'est tout simple : on sait que la pauvre bête sera éventrée dans l'arène et jetée à la voirie ce soir.

Pour les *chulos*, parmi lesquels se confondent les *banderillos* et « *la spada* » ou le *matador*, ce sont des hommes jeunes,

vigoureux et bien découplés, habillés de la culotte et de la veste figaro et resplendissants de velours et de satin rouge, bleu, vert, violet, ruisselants de perles et de dorures.

Chacun tient à la main un manteau rouge. Quand le *toro*, qu'on vient d'aiguillonner pour le faire sortir du *toril*, débouche dans l'arène, les naseaux fumants, ébloui par le soleil et par la foule, un premier *chulo* agite devant lui son manteau rouge. Le *toro* bondit, cornes en avant. Alors arrive un picador à cheval et armé de sa longue pique. Il blesse le *toro*. Le *toro* furieux court sur son ennemi ; un *chulo*, deux *chulos*, trois même, essayent de détourner sa fureur en interposant le manteau rouge entre lui et le picador. Cela réussit plus ou moins longtemps ; un second picador plante sa pique dans le cou du *toro* ; quelquefois un troisième ; mais finalement le *toro*, d'un coup de tête éventre le cheval et renverse le cavalier.

Voilà le jeu. Il s'agit de mettre la brute en fureur et de décevoir cette fureur à coups d'adresse. Les *chulos* sont d'une agilité merveilleuse ; sans cesse irritant le *toro* et sans cesse échappant à ses coups en sautant par dessus la première enceinte du cirque ; mais ils s'appellent légion, et le *toro* est seul. Il se rue d'ailleurs sur les chevaux des picadors à coups de cornes dans le ventre et dans le poitrail. Les chevaux, bien qu'ils aient les yeux bandés, devinent le danger et veulent fuir : les picadors les poussent. En vain le sang s'échappe à flots de leurs blessures ; en vain leurs intestins, sortant du ventre, se répandent dans la poussière : il faut qu'ils aillent au *toro* jusqu'à ce qu'un dernier coup de cornes les ait jetés morts dans l'arène. Un *toro* tue ainsi un, deux, trois, quatre, cinq chevaux quelquefois. Alors la foule crie : « *Bravo toro !* »

Quand ce premier jeu a assez duré, les picadors disparaissent et les *banderillos* entrent en scène. Ce sont des *chulos* armés de manières de flèches longues et enjolivées de *banderilles* de papier multicolore, qu'ils doivent planter correctement et dans un certain ordre, sur le cou du taureau.

Le cou déjà piqué dix fois par la pique des picadors, ruisselle de sang. La fureur du *toro* quelquefois est au comble, et alors c'est bien. Mais, plus souvent, elle est amortie par la douleur. Les *banderillos* doivent la ravirer. Ils fixent l'animal entre les yeux et de chaque main tiennent une des deux flè-

ches qu'ils vont planter simultanément dans son cou. Le *toro* fait tête : ils s'élancent d'un saut hors de sa portée, puis reviennent ; puis s'élancent de nouveau tandis que les autres chulos, avec le manteau rouge, appellent ailleurs la fureur du *toro*. Enfin les flèches sont plantées ; deux d'abord, quatre ensuite ; puis six ; puis huit ; et c'est de chaque côté du cou du *toro* comme une frange sanglante accrochée dans sa chair par les fers des flèches qui font hameçon.

Le *toro*, toujours d'ailleurs harcelé par les chulos, bondit et se jette, cornes en avant, dans les manteaux rouges qui lui cachent le vide, et à chaque bond, sa crinière de flèches se soulève et retombe en se déchirant. Il est à bout ; il n'en peut plus. C'est le moment où, des chulos, se détache le matador — la *spada* — comme on dit plus ordinairement.

Il s'avance vers la loge royale, salue, demande au président des courses la permission de tuer le *toro*, et quand il l'a reçue, jette son chapeau dans l'arène avec un geste qui commente ces paroles : « Je joue ma vie contre celle du *toro*. Je le tuerai ou je serai mort. »

Puis, il se saisit d'une épée longue et fine (*spada*) et d'un manteau écarlate ; il enveloppe l'épée dans le manteau et va au devant du *toro*.

Il faut qu'il lui plante son épée entre les deux épaules, d'un seul coup et jusqu'à la garde. Le chef-d'œuvre est d'amener le *toro* devant la loge royale, et de le frapper d'une main si sûre qu'il tombe raide mort. Mais les matadors qui font cela sont rares et vont « aux étoiles » comme on dit chez nous.

Le plus souvent la lutte entre l'homme — toujours aidé des chulos — et l'animal — toujours seul — dure encore assez longtemps ; il y faut plusieurs coups, quelquefois plusieurs épées. Mais tout finit : après avoir parcouru l'arène affolé, sanglant, râlant, cherchant encore, des cornes, un ennemi qui fuit toujours, le taureau tombe. Aussitôt, des écuyers du cirque l'achèvent, et l'orchestre sonne la fanfare, tandis que deux équipes de mules empanachées arrivent, ramassent et emportent au charnier en faisant demi-volte dans l'arène, les cadavres de la course : chevaux et *toro*.

Voilà ce que c'est que la course en elle-même ; voilà ce que c'est absolument. Et la même chose recommence six ou sept fois dans le même après-midi, avec des variantes que les dilettantes seuls peuvent apprécier.

On a vu que c'était féroce : on voit que c'est ennuyeux... — A moins qu'on ne se monte pourtant, qu'on ne s'excite à la vue du sang comme les Espagnols. Alors on vient à s'irriter de voir toujours le taureau seul contre tous ; toujours le *toro* tué par l'homme qui joue avec lui comme le chat avec la souris, et on se prend à souhaiter inconsciemment que l'animal soit une fois vainqueur à son tour et jette, d'un coup de corne, banderillos ou spada parmi les chevaux morts.

Mais c'est le public qu'il faut voir ! Tout le temps de la course, la galerie hurle, trépigne, crie, siffle ou applaudit, avec un bruit infernal et des gestes furibonds, selon que les manœuvres sont plus ou moins bien exécutées, dans les règles du sport.

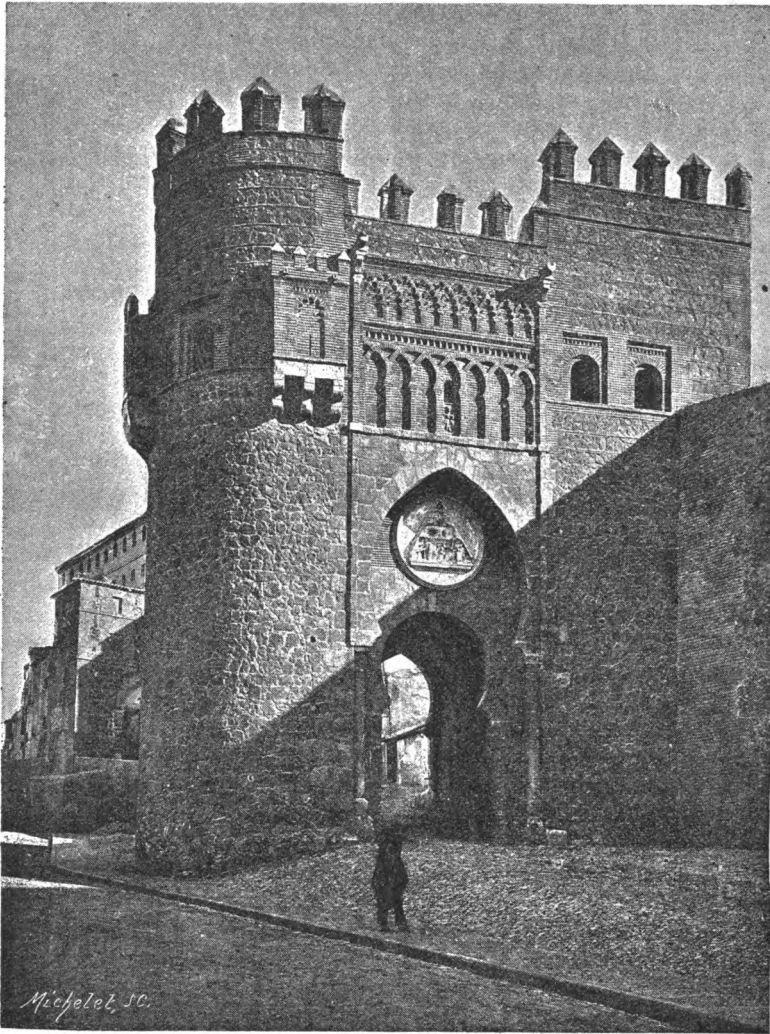
Si le *toro* haletant, épouvanté, se sentant seul contre tous et vaincu d'avance, veut se dérober, on le siffle, on crie : « *il fuoco ! il fuoco !* » le feu aux banderillos ! Si un picador ne pique pas le taureau justement à la place où il doit le piquer, selon les dilettantes, c'est un soulèvement général suivi d'imprécations furieuses au picador coupable, au président des courses, à l'impresario. On crie : « Qu'on fasse sortir tel picador de l'arène ! qu'on le jette au *toro* ! » Et si le président n'obtempère pas aux sommations parties des *tendidos*, c'est à lui qu'on s'en prend : « Au *toro* le président, au *toro* l'impresario ! » On dévouerait au *toro* le roi lui-même, s'il paraissait, de sa loge, prendre parti pour le picador proscrit.

Au contraire, quand la spada frappe bien le *toro*, ce sont des braves frénétiques : la loge royale y prend part, et, de tous côtés, pleuvent sur le matador les fleurs des femmes, les chapeaux des hommes, des cigares, quelquefois des bijoux, dit-on...

Ne m'a-t-on pas affirmé que, dernièrement, la plus célèbre spada espagnole étant allé donner des représentations en Portugal, en avait rapporté pour plus d'un million de cadeaux ?

Ces cadeaux, d'où viennent-ils ? Des femmes souvent, mais aussi des hommes. On a là-bas pour le matador adroit le même enthousiasme qu'en Amérique pour la prima-donna devenue célèbre en Europe.

Les *chulos* aussi passent pour bien traités par leurs admirateurs et admiratrices. Mais ils sont à la spada ce que sont



TOLÈDE. LA PUERTA DEL SOL.

ici les choristes aux chefs d'emploi... On ne les affiche pas.

La dernière course finit au coucher du soleil.

Alors, des portes du cirque, la foule sort pour retrouver les voitures, omnibus et carrioles qui l'attendent. Mais il y a moins d'empressement qu'au départ. D'ailleurs les vrais amateurs vont voir le *toril* et contempler les cadavres dans le charnier pour juger de l'effet des coups ; des groupes se forment alentour des arènes et discutent la « *corrida* », tandis que le monde élégant, emporté par les voitures de maitres, fait le tour du *Buen Retiro*.

A huit heures, des crieurs publics vendent sur la *Puerta del Sol* et dans la rue d'Alcala des placards racontant la fête, et s'il n'y a eu assez de chevaux tués, si les *toros* ont paru faibles à l'attaque ou à la défense, si les *toreros* n'ont pas bien opéré, ces placards sont de véritables pamphlets contre l'impresario, sa troupe et les éleveurs qui ne fournissent pas de bons sujets pour le combat.

V

TOLÈDE

Tolède est le musée historique de l'Espagne. Elle a été la capitale des rois goths, des rois maures, des rois catholiques ; la capitale de l'Église d'Espagne alors que l'Église y était la première puissance ; elle n'est plus aujourd'hui qu'une ville ruinée, dépeuplée, morte, qui va s'effritant chaque jour par l'incurie, l'abandon, la misère. Je ne saurais la comparer à aucune autre ville ; nulle part je n'ai vu cet amoindrissement de l'étendue, de la splendeur et de la puissance. Il y a bien Rome ; mais si Rome, dans l'antiquité ville immense, a rétréci ses limites habitées, elle est toujours restée capitale ; elle a gardé de sa grandeur des témoins comme le Colisée et les bains de Caracalla ; elle est entourée d'un désert, mais, dans ce désert étrange et sublime, surgissent à chaque pas des aqueducs gigantesques, les ruines d'un temple ou d'un palais. Enfin, elle a bâti Saint-Pierre et gardé le Capitole.

Tolède s'est rétrécie sans laisser de vestiges de son étendue. La ville actuelle est plantée sur un mamelon à sept pointes dont le Tage entoure les deux tiers. On y arrive par le pont d'Alcantara ; on y entre par la *Puerta del Sol* qui cette fois est bien une porte, et une belle porte arabe dorée par le soleil.

L'aspect de la ville a je ne sais quoi de hautain. Il y a de l'orgueil encore sous la misère de Tolède.

Sans doute, l'Alcazar qui la domine et fait vis-à-vis au voyageur, est pour beaucoup dans cet aspect. L'Alcazar, aujourd'hui restauré, est devenu le Saint-Cyr espagnol. On admire la cour et, au fond de la cour, un escalier extérieur dont l'ensemble a une grandeur singulière. Ce fut le palais de Charles-Quint qui l'avait assis sur les fondations du palais des rois mores.

De l'Alcazar on court à la cathédrale — autant que courir se peut sur les cailloux pointus et aigus qui servent de pavé à Tolède.

Quel pavé en effet ! Et comment le rattacher à la civilisation avancée que racontent et les monuments de l'Espagne moresque et la magnificence dont témoignent ceux de l'Espagne catholique ! Chez nous, quand on veut défendre les propriétés contre l'incursion des malfaiteurs, on hérissé les murs d'enceinte de galets ou de morceaux de verre cassé ; en Espagne, c'est pour les pieds des passants qu'on a préparé ce pavage. La raison ? du diable si je la comprends ! On s'explique bien les rues étroites et tournantes qui font de Tolède une sorte de labyrinthe : on a voulu se défendre contre les rayons du soleil. Mais pourquoi ce pavé revêche qui prend l'offensive contre le piéton ? Notons que ce pavé n'est point le grossier ouvrage d'une population dédaigneuse du bien-être, qui s'est servie des matériaux, à sa portée, pour s'éviter l'effort d'en chercher de meilleurs plus loin. Du tout ! les cailloux ont été choisis avec sollicitude, disposés avec art, enfoncés avec méthode. Ils dessinent des arabesques, ils reproduisent à l'œil les combinaisons géométriques des tapis d'Orient. Ce sont des mosaïques de silex en un mot. Chose bizarre, n'est-ce pas ? — Et désagréable donc !

Mais que de merveilles enfouies dans ces rues étroites et emmêlées par l'architecture hispano-moresque comme un écheveau de fil par un chat. Pas une maison devant laquelle

on ne s'arrête, attiré soit par une porte massive ornée d'énormes clous de bronze, soit par des balcons de fer forgé qui sont des merveilles de serrurerie, soit par de délicates colonnettes de marbre qui soutiennent une maçonnerie badigeonnée à la chaux, sous laquelle on devine encore les arêtes de fines sculptures.

A voir ce qui reste, çà et là, si gâté que ce soit par l'injure du temps, par le badigeon à la chaux dont l'Espagne abuse, par le vandalisme des guerres étrangères et des guerres civiles, on s'émerveille de ce qui devait être, alors que l'Espagne recevait le tribut du nouveau monde et que Tolède était la capitale de l'Espagne.

La cathédrale, à mon sens, est bien plus belle que celle de Burgos. Elle a plus de grandeur et plus d'élan ; et malgré la richesse infinie de ses sculptures, de ses grilles, de son retable doré, fouillé, ciselé, malgré même la fantastique apothéose qui semble, de l'abside, faire une trouée dans le ciel, elle a plus de simplicité ; c'est peut-être plus d'unité que je devrais dire.

« Chaque fois que je vais à Tolède, me disait un homme d'État espagnol, — qui est aussi un artiste et un lettré, — j'ai nommé Manuel Silvela — je me fais éveiller avant le jour pour ne pas manquer la première messe à la cathédrale. On arrive de nuit, à tâtons, par les rues sombres ou à la lueur vacillante d'une lanterne ; on s'agenouille sur les dalles, dans la cathédrale plus sombre encore que la ville et dont la lampe du sanctuaire et les cierges de l'autel éclairent à peine le chœur. La messe commence ; peu à peu, les ténèbres diminuent, et à mesure que le prêtre officie, l'église semble sortir de terre avec ses piliers, ses arceaux, ses groupes de statues, ses vitraux à travers lesquels éclatent bientôt les rayons empourprés du soleil levant. C'est un spectacle sublime que je ne me lasse pas de revoir. »

Mais que dire de la cathédrale de Tolède, si l'on n'a pas le temps de la décrire, sinon que c'est un monde de merveilles et de richesses. Tolède, au temps de sa splendeur, fournissait à son clergé quarante millions de réaux de rente : dix millions de francs. C'était, c'est encore d'ailleurs la métropole catholique de l'Espagne. L'opulent clergé n'est plus ; mais les richesses de la cathédrale demeurent et témoignent des magnificences du passé.

Après la cathédrale on va voir l'église San-Juan de los Reyes, magnifique ex-voto, élevé à grands frais au Dieu des armées catholiques, par les soins de Ferdinand et d'Isabelle : et son cloître surtout, véritable chef-d'œuvre du gothique fleuri. Mais quelle ruine, hélas ! On répare pourtant peu à peu. Dans le cloître, à moitié effondré, on a ménagé une sorte de musée où gisent quelques épaves de la grandeur de Tolède ; et parmi les fragments moresques et les débris de la renaissance... plusieurs bustes, bien médiocres, de Napoléon I^{er}.

Mais quand on ne peut consacrer que vingt jours à un voyage en Espagne, il faut renoncer à voir Tolède en détail. Vite, courons donc aux alcazars ruinés, aux mosquées et aux synagogues transformées en église ou en granges. — Pas avant d'avoir demandé cependant ce que font, sur les murs extérieurs de San-Juan de los Reyes, les énormes chaînes que l'on y voit.

« Ce sont les chaînes des captifs chrétiens délivrés par Ferdinand et Isabelle, » me répond mon guide.

Eh bien ! ils étaient solidement enchaînés les captifs chrétiens et il fallait que les Mores eussent une terrible idée des forces de nos chevaliers !

Mais laissons les légendes et voyons les ruines. Combien sont plus intéressantes en effet ces épaves d'une civilisation disparue ? et que prouvent de grosses chaînes, sinon qu'il y avait des forgerons grossiers pour les forger ? Les merveilleuses serrureries des balcons, les grilles admirables des églises, au contraire, affirment l'existence d'artisans d'une habileté prodigieuse ; les fines marqueteries des plafonds en mélèze et en cèdre du Liban, les sculptures fouillées des chapiteaux et des frises, révèlent une esthétique étrangère à celle qui procède de l'antiquité et pleine de combinaisons inattendues.

Que de choses et que de choses dans cette ville morte ! Et comme on penserait longtemps, dans ces ruines, faites par les commotions des siècles les plus troublés de l'histoire !

Les Mores ont passé sur l'Espagne barbare. D'où venaient-ils, que sont-ils devenus ? — car les Turcs de Constantinople ne sauraient passer pour leurs successeurs.

Quoiqu'il en soit, ils ont apporté avec eux l'art, l'industrie, la richesse, la magnificence. On devine leur connaissance des sciences mathématiques sous les caprices infinis de leurs

dessins de géomètres ; on ne peut douter de leur connaissance des sciences physiques en voyant les combinaisons habiles de leurs systèmes d'irrigation. Ils savaient la chimie : que l'on regarde leurs faïences ! et, d'ailleurs, c'est d'eux que nous sont revenues les premières notions de cette science par le canal troublé de l'alchimie.

Cependant les armées chrétiennes les ont écrasés. Encore une fois, que sont-ils devenus ? Sans doute on aura tué les chefs, refoulé les armées et réduit le peuple en esclavage ; car longtemps encore l'Espagne catholique a utilisé, pour sa splendeur, la civilisation more.

Et puis les populations se sont fondues. L'Inquisition a terrifié les fils de Mahomet et a baptisé les circoncis. Il y a encore en Espagne bien des Arabes qui s'ignorent. En Andalousie leur empreinte reste ineffaçable ; à Cordoue on croit les sentir encore protester contre les vainqueurs avec une sourde rage...

VI

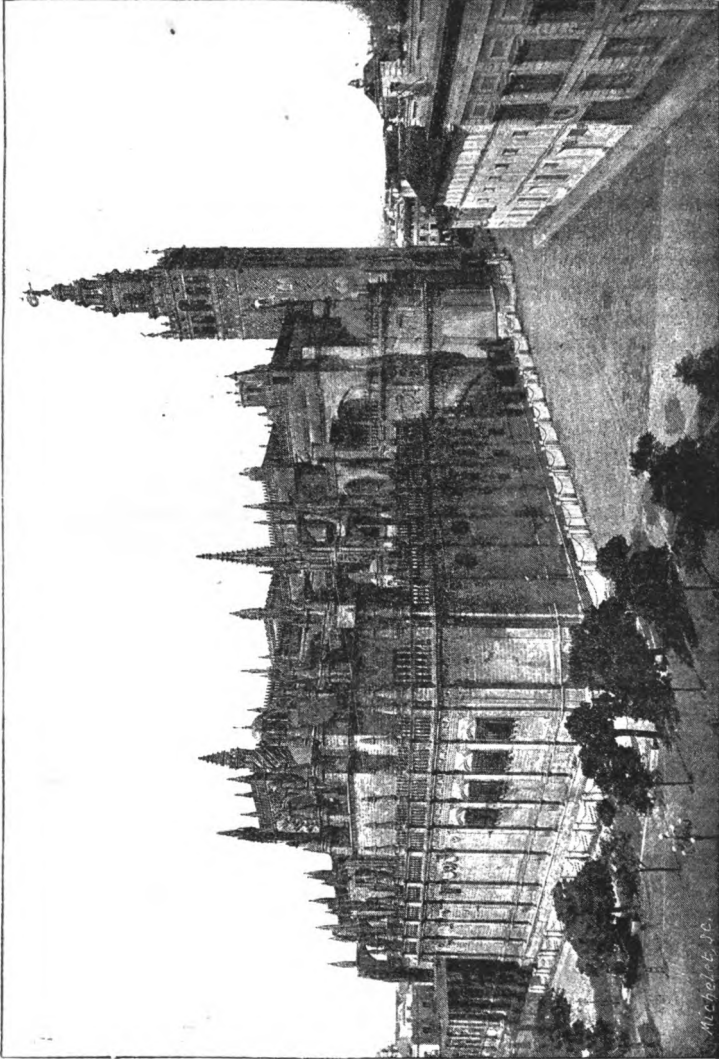
SÉVILLE, LA CALLE SIERPES, LES PATIOS, LA CATHÉDRALE, DON JUAN-ET L'HOPITAL DE LA CARIDAD, LA MANUFACTURE DE TABAC, LA GIRALDA, LA SCUOLA DI BAILE, L'ALCAZAR, ETC.

Pour aller de Tolède en Andalousie, bien que la route semble dans la même direction, il est sage de retourner à Madrid.

De là, en prenant l'express à 7 heures du soir, on peut être à Séville le lendemain vers 3 heures,

Autant Tolède est une ville morte, — et quel ossuaire qu'une ville morte espagnole ! — autant elle semble à la fois altière, revêche et désolée comme une duchesse douairière qui resterait, à soixante-dix ans, veuve, sans fortune et sans enfants ; — autant Séville est vivante et peuplée, riante et bruyante ; autant elle paraît aimable et accueillante, comme une fille qui se sait en même temps jolie et richement dotée.

Je m'étais logé rue Sierpes, hôtel de l'Europe, et bien



SÉVILLE. VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE (ALCAZAR).

m'en a pris, ma foi ! Car au sortir de Tolède on a vraiment besoin de trouver bon souper et bon gîte. Tolède, soit dit en passant, est bien de toute la péninsule la ville où l'on mange la cuisine la plus endiablée, quand toutefois on y mange quelque chose ! C'est à Séville, au contraire, que j'ai trouvé la meilleure table et le meilleur lit. J'avais à l'hôtel de l'Europe, au premier, rue Sierpes, une petite chambre et un petit salon qui ressemblaient à un entre-sol de la chaussée d'Antin. Avec cela un balcon sur la rue d'où je voyais passer et repasser les promeneurs.

La rue Sierpes, — traduisons rue Serpente, — c'est le boulevard Italien de Séville — ou sa *Puerta del Sol*, comme on voudra.

C'est une rue étroite et onduleuse, comme son nom l'indique, pavée de dalles plates comme les rues italiennes, bordée de boutiques brillantes et de cafés immenses, — dans laquelle n'entrent point les voitures, mais où se pressent les piétons.

Entre les toits des maisons, sur des cordes tendues, glissent des stores (*tendidos*) destinés à garantir la rue contre le soleil. Plusieurs rues, d'ailleurs, à Séville, sont ainsi drapées, en manière de tentes. Aussi n'y voit-on presque point d'ombrelles. Quand il leur faut traverser une échappée de soleil, les femmes s'abritent de leur éventail et passent vite, comme des Parisiennes qui traversent le boulevard.

Oui, elles sont jolies, les Sévillanes, et les voyageurs qui nous ont dépeint leurs yeux de velours et leurs pieds finement chaussés ne nous ont point menti. Les Sévillans aussi, sont beaux et bien campés, sous leur grand chapeau de feutre avec leur pantalon collant, leur veste courte et leur ceinture roulée autour du corps. — Je parle des hommes du peuple, des artisans, s'entend, car les *caballeros* à Séville, comme partout en Espagne, ressemblent à des Bordelais.

Séville est une petite capitale toute blanche avec ses maisons badigeonnées à la chaux et toute proprette, avec ses rues étroites et dallées que balayent tous les jours les ménagères riveraines. Chaque famille a sa maison et chaque maison a, sur la rue, une première porte, toujours ouverte, suivie d'une grille, toujours fermée, qui donne sur le *patio*. Et quelles jolies grilles ! et comme à travers les capricieux dessins de ces grilles, qui semblent des guipures de fer, les *patios*

sont gais, avec leur pavé de marbre luisant, leur bassin d'eau jaillissante et leurs caisses de fleurs, au milieu desquelles se groupent les pianos, les tables à ouvrage, les fauteuils de bambou.

Le *patio* ou cour intérieure de toutes les maisons en Andalousie, c'est encore l'atrium antique, autour duquel règne, au rez-de-chaussée, une galerie couverte, la plupart du temps soutenue par des colonnettes de marbre; au premier, un balcon sur lequel donnent toutes les chambres de la maison. Dans un coin l'escalier. Tandis que par sa disposition le *patio* rappelle l'atrium romain; par sa destination il rappelle le drawing-room anglais. C'est là que l'on se tient en famille et que l'on se réunit avec ses amis pour causer et faire de la musique; et souvent, le soir, en longeant les rues au sommet éclairé d'un clair de lune intense, sur les murailles blanches, au pied noyé d'ombre, on entend sortir des patios éclairés de lampes ou de becs de gaz, des chants et des rires.

La cathédrale de Séville est plus belle encore que celles de Burgos et de Tolède, ou du moins elle a quelque chose qui saisit davantage le voyageur. Peut-être faut-il attribuer cet effet à la hardiesse des piliers, à la hauteur extraordinaire des ogives, à l'éclair des vitraux qui sont les dominantes de l'ensemble. Toujours est-il qu'on demeure, en entrant dans la cathédrale de Séville, frappé de respect autant que d'étonnement.

Comme toutes les cathédrales espagnoles, la cathédrale de Séville est occupée au centre par une sorte d'église intérieure formée par la *capilla mayor* d'une part et le chœur de l'autre : la *capilla mayor* avec son retable prodigieusement sculpté, fouillé, encadré et doré, occupant le centre de l'abside, et le chœur occupant le centre de la nef. Dirai-je que dans le chœur il y a une *silleria* magnifique, un lutrin colossal, et de chaque côté des orgues formidables ? Dirai-je que l'église contient trente-sept grandes chapelles et autant de petites ? Que la *capilla reale*, située au fond de l'abside et derrière le maître-autel, renferme à la fois le tombeau de saint Ferdinand et celui de Marie Padilla, maîtresse de don Pedro le Cruel ? Que la sacristie est un trésor de richesses, et qu'il faut se faire montrer les ornements sacerdotaux qu'on y conserve, pour se faire une idée des magnificences du culte, au temps où l'église dominait le palais, de toute la hauteur

dont Dieu dominait l'Empereur ; où toutes les forces vives d'une nation puissante convergeaient vers le but d'élever un temple incomparable et de le faire desservir par des ministres constellés de pierreries, revêtus de dalmatiques et de chasubles où l'art et l'industrie avaient épuisé leurs merveilles ? Parlerai-je des chasses d'argent et des tabernacles d'or, des grilles en fer repoussé ? Non, car je n'en finirais pas.

Mais je ne puis manquer de dire que la cathédrale de Séville, dans sa chapelle du baptistère, possède l'un des plus beaux Murillo qui soient, si ce n'est le plus beau. C'est un saint Antoine de Padoue en extase dans sa cellule, devant une apparition du divin enfant.

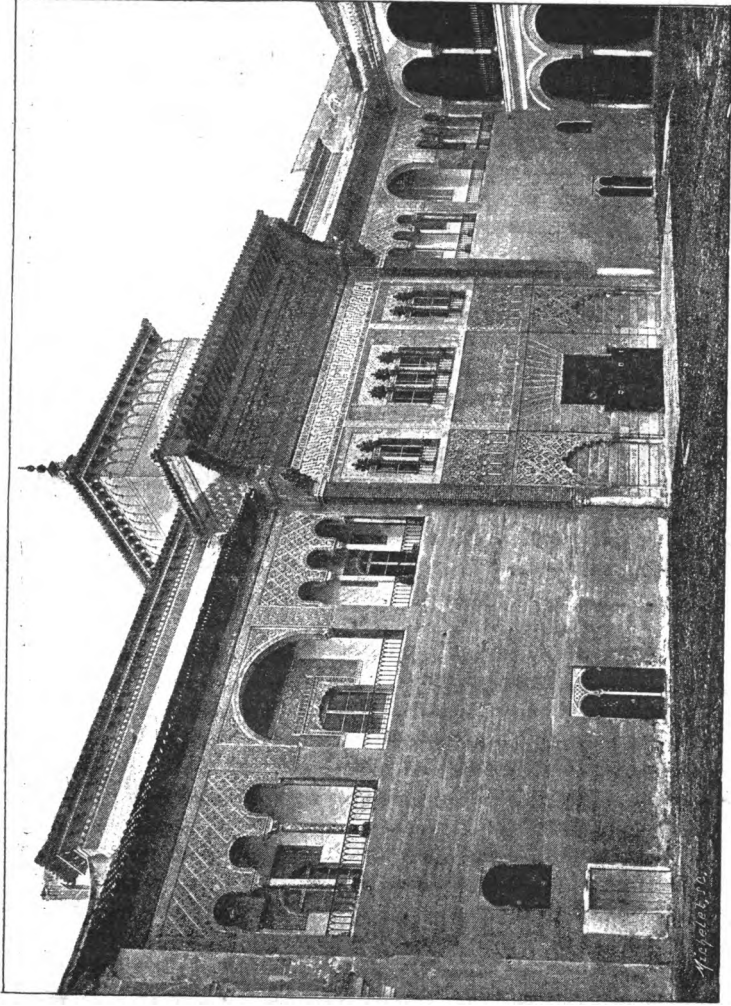
Le saint est sublime. On raconte que des Américains l'ont un jour — ou une nuit plutôt — détaché de la toile et emporté en Amérique. Et de fait on y a poursuivi les voleurs et retrouvé le chef-d'œuvre volé, car la figure du saint est recousue à sa place dans le tableau, et, si bien que la couture soit faite, au jour frisant on la distingue parfaitement.

Séville est la patrie de Murillo. Il est donc bien naturel qu'on y trouve les plus beaux tableaux du peintre. Il faut les voir au musée et à l'hôpital de la Caridad.

Bien intéressant à voir l'hôpital de la Caridad, fondé par don Juan de Marana ! Ce don Juan, illustré par la légende, n'était autre qu'un des jurats de Séville, don Miguel de Marana, chevalier de l'ordre de Calatrava. Un soir que le sacrépant revenait d'une orgie, il rencontra le convoi funèbre d'un grand seigneur, que des moines accompagnaient en psalmodiant les prières des morts : « Quel est, demanda-t-il, le chevalier de Calatrava que vous portez en terre ? — C'est don Miguel de Marana, un grand pécheur, mort dans l'impénitence finale, damné pour sûr, et que ni cierges, ni prières n'arracheront à l'enfer... »

Il s'approcha et se reconnut sous le masque livide et grimaçant du mort qu'on portait à visage découvert. Alors il se prit à suivre son propre convoi jusqu'à l'église et, glacé d'effroi, il s'agenouilla sur les dalles...

Le lendemain il faisait pénitence, commençait une vie exemplaire et, pour première œuvre réparatrice, fondait l'hospice et la confrérie de la Caridad. La confrérie, qui se recrute parmi les nobles sévillans, a pour mission d'ensevelir et d'accompagner au cimetière les criminels suppliciés.



SÉVILLE. FAÇADE DU PALAIS DE L'ALCAZAR.

L'hospice conserve le portrait de don Miguel de Marana en costume de Hermano mayor et son masque moulé sur nature.

C'est dans la chapelle de la Caridad qu'on trouve trois Murillo superbes et aussi deux tableaux étranges et terribles de Valdès Réal, qui semblent, en violant les secrets du tombeau, compléter la tragique histoire de don Juan de Marana.

La manufacture de tabac, où nous pouvons aller en sortant de la Caridad, nous apporte des images moins sombres ; nous quittons l'Espagne du moyen âge pour l'Espagne moderne et le béguin des religieuses pour les nattes parsemées de fleurs des *vigareras*.

Elles sont là, plusieurs centaines de femmes et jeunes filles, roulant les *puros* et les *papelitos*, qui en chantant, qui en fumant, qui en allaitant leurs enfants. Beaucoup sont jolies ; toutes sont débraillées. Il fait chaud dans les salles, en effet ; aussi les ouvrières se déshabillent-elles et accrochent-elles leurs jupes et leurs basquines sur des tringles à ce destinées. Entre les établis sont des berceaux, des tiroirs, des boîtes, des petits chariots, des chaises percées, tous les engins propres à contenir ou soutenir le bébé, depuis l'heure où il vagit, jusqu'à celle où il chique les feuilles de tabac qu'il ramasse. Dam ! il n'y a pas de crèches à Séville, — et toutes les ouvrières ont des petits.

Mais c'est la sortie qu'il faut voir ! Elles s'échappent comme un torrent, chacune avec son bagage et toutes bien « requinquées » avec leurs robes d'indienne claire et leurs cheveux noirs et lisses, dans lesquels éclatent les fleurs de jasmin, de tubéreuse et de géranium.

Voici venir le coucher du soleil. Retournons à la cathédrale un instant pour voir les effets magiques du soleil couchant à travers les vitraux ; puis traversons le *patio des Naranjeros* (des orangers) pour monter à la Giralda. C'est l'heure de voir Séville toute blanche étendue autour de sa cathédrale.

La Giralda est une haute tour bâtie par les Arabes pour faire un observatoire et continuée par les chrétiens pour faire un clocher. C'est le palladium des Sévillans qui ne sont jamais plus heureux que dans leur cirque de toros, à *la sombra*, et ayant en face d'eux la Giralda qui s'élance vers le ciel, toute dorée par le soleil.

J'ai vu une course de toros à Séville. Les voyageurs prétendent que les courses de Séville sont les plus belles de l'Espagne. Ma foi ! a beau mentir qui vient de loin ! J'ai trouvé la *corrida* pitoyable.

Je ne regrette point, par exemple, la soirée que j'ai passée à une *scuola de baile*.

La *scuola de baile* tient de la salle de bal et du café-concert. Et quelle salle ! et quelles danses ! et quelle musique ! et quel café !

Que l'on se figure une porte ouvrant sur une allée sombre : un escalier éclairé au pétrole ; puis, d'abord, une vieille femme qui vend des pois chiches (*garbanzos*), des fèves rôties et des morceaux de quelque chose de sec, de grisâtre et de dur que d'aucuns tiennent pour du nougat et d'aucuns pour du poisson salé. « Ce sont invites à beuverie », dirait Rabelais. Au-dessus, voici une grande salle mal carrelée avec d'affreuses croûtes sur les murs.

Au milieu, une seconde vieille qui dort. — Oserais-je dire « qui roupille » ? — Que peut bien faire là cette vieille ? Mystère ! Après, c'est enfin la salle.

À droite en entrant, l'estrade sur laquelle sont rangés les danseuses et les musiciens ; à gauche le *palco*, où les nobles étrangers peuvent prendre place et moins bien voir que le public, moyennant un prix surélevé ; en face, sur des chaises de paille et devant des tables boiteuses, les consommateurs.

Dire que ce sont des caballeros, je mentirais ; des cochers de fiacre ? Je ne sais. Toujours est-il que j'y vois le grand chapeau et la veste de l'artisan et la tête nue de la femme du peuple ; des paysans et des gamins de dix ans qui fument leur cigarette et se payent une « consommation. »

Les consommations varient entre le verre d'eau aromatisé d'eau-de-vie d'anis, le café au lait et les bâtons de bois de réglisse.

Attention ! Un air de guitare et puis ça commence.

Sur l'estrade une des femmes se lève. Elle est vêtue d'une longue robe qui suit les lignes du corps sans le serrer : moitié robe princesse, moitié robe de chambre. Pas de corset ; pas de jupons sous la robe ; les bras nus ou à peu près.

Tandis que la danseuse s'avance vers la rampe, ses compagnes frappent leurs mains l'une contre l'autre, en cadence,

avec un bruit de castagnettes qui ferait croire qu'elles ont des gants de bois.

La danseuse cependant lève les bras et cambre son torse avec des attitudes étranges, quelquefois superbes, assurément fascinatrices. Rien de la tête qui reste immobile ; rien des jambes, sinon des mouvements en harmonie avec ceux du corps et des bras, qui se devinent sous les plis de la jupe longue. Avez-vous vu au musée de Naples, dans la salle des bronzes, les danseuses trouvées dans le théâtre d'Herculanum, — ces danseuses aux bras levés et aux yeux blancs qui fixent le spectateur de leur éternel regard ? Les danses *flaminghas* des *bailes* sévillans me les ont rappelées, soudain, avec une intensité singulière ; oui, c'est la danse antique, la danse des mouvements et des attitudes... Une, deux, trois danseuses se sont succédé ; toutes dansant la même danse et lui donnant un caractère différent. Je restais là, cloué à ma chaise, engourdi par la fumée, transporté dans un autre monde. Tout à coup, la quatrième danseuse, après avoir épuisé les attitudes de la statuaire, a risqué sous la jupe des déhanchements qui sentaient Mabilie et Bullier : le charme était rompu ; j'ai senti l'odeur nauséabonde que dégageaient, dans l'atmosphère, l'eau-de-vie d'anis, le pétrole et le tabac ; j'ai vu le décor sordide, le public poudreux, les danseuses en quête d'une proie... et je me suis sauvé à toutes jambes.

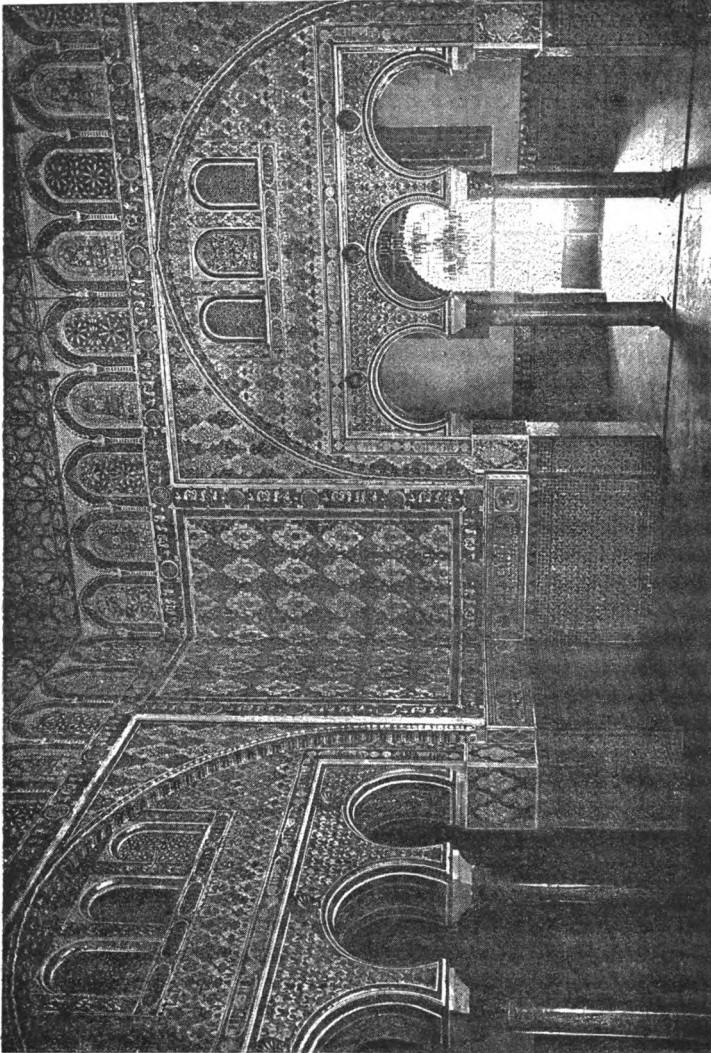
Il faut voir à Séville le palais San-Telmo et ses jardins délicieux : c'est la résidence du duc de Montpensier ; la casa de Pilate, curieuse reproduction de la maison du gouverneur romain de Jérusalem, décorée d'ornements moresques et de statues antiques ; le faubourg de Triana où se rencontrent çà et là des familles de bohémiens. J'allais oublier l'*Ayuntamiento* si joliment brodé de fines sculptures de la renaissance.

Quant à l'*Alcazar*, on ira le voir comme la cathédrale.

On ne le reconnaît pas de loin. Il faut le chercher dans un amas de constructions sans apparence et sous de hauts murs, percés de meurtrières en guise de fenêtres.

C'est d'ailleurs le caractère général des constructions arabes. Point d'extérieur. Les maisons sont des cubes de maçonnerie, à profils inégaux, et les palais ont l'air de forteresses.

En entrant à l'*Alcazar* de Séville on croit entrer dans une



SÉVILLE. SALON DES AMBASSADEURS.

caserne ; et il faut traverser deux ou trois cours pour arriver, par des chemins détournés, au palais.

Mais quelle surprise quand on entre dans le patio de la Monteria et qu'on se trouve d'abord en présence d'un portique moresque, puis dans les salles merveilleuses qui se succèdent ! C'est l'architecture des mille et une nuits avec ses caprices fantastiques et ses surprises infinies.

L'Alcazar, après la défaite des Mores, est devenu le palais des rois chrétiens. Aux sultans et aux sultanes, ont succédé, sous ses voûtes constellées de stalactites d'or, d'azur et de pourpre, don Pedro le Cruel et Marie Padilla, Charles-Quint et Philippe II. Aujourd'hui, c'est le palais d'Alphonse XII, à Séville. Chaque souverain y a laissé des traces de son passage ; mais nul n'en a modifié le caractère. Il reste donc bien encore l'Alcazar des rois mores : seulement restauré, brillant, garni de sièges bas et de tables inscrutées, qui s'harmonisent avec l'ensemble.

Voici la salle des ambassadeurs avec sa haute coupole aux combinaisons prodigieuses, ses reliefs brillants, ses profondeurs sombres, ses arcs élancés, perdus dans un inextricable fouillis de pendentifs, ses balcons intérieurs, ses panneaux à claire-voie, trahissant le couloir intérieur par lequel passaient les femmes. Voici le *patio de las Donzellas*, où les rois mores recevaient un tribut de cent jeunes filles, et celui des poupées, sur lequel donnent les appartements des femmes ; tous deux avec leurs arcs et leurs colonnes de marbre, soutenant des murs de dentelle, avec leur bassin aux eaux jaillissantes.

Et puis des salles et des salles, dallées de marbre, revêtues de stucs découpés et de mosaïques de faïence, fermées par des portes de marqueterie, éclairées par des jours mystérieux venus d'en haut.

Descendons ; nous allons trouver les bains des sultanes devenus ceux de Marie Padilla. Ils sont tels encore que le passé les a laissés. Sous une longue voûte s'étendent des bassins de marbre, où venaient s'ébattre les femmes du harem ou de l'alcôve ; autour, un passage où se tenaient les courtisans qui buvaient, dit-on, l'eau du bain des favorites...

Remontons : ce sont les jardins aux grands bassins bordés de myrthes, aux allées dallées en briques accompagnées de rigoles babillardes, aux massifs d'où les jets d'eau s'élancent parmi les palmes et les roses.



SÉVILLE. PORTE PRINCIPALE DU PALAIS DE SAN TELMO.

Tout cela est fleuri et jaillissant, comme les salles du palais sont brillantes et dorées. C'est la résurrection du passé. Pourtant à l'Alcazar de Séville on rêve de l'Alhambra. La restauration, si bien qu'elle soit faite, laisse à l'esprit un doute, une inquiétude. Était-ce bien cela ? Ne l'a-t-on point changé, en l'accommodant au gré de Charles-Quint ou d'Alphonse XII ? Ce qu'on veut voir, c'est le palais-forteresse des rois mores tel qu'ils l'ont laissé ; ce qu'on veut surprendre, c'est la civilisation arabe prise sur le fait. Adieu donc, Séville, vieille cité toujours jeune parce qu'elle est vivante, parce qu'elle est gaie, parce qu'elle est aimable. Et partons pour Grenade.

VII

GRENADE, L'ALHAMBRA, L'ABAYCIN

Pour aller de Séville à Grenade il y a maintenant un chemin de fer. On part à sept heures du matin, on arrive à huit ou à neuf heures du soir. C'est long, eu égard à la distance ; mais c'est déjà un grand progrès sur le passé. Le voyage, d'ailleurs, n'a rien de pénible ; il y a même des buffets le long du chemin. Mais, par exemple, il n'y a rien dans les buffets ; oh ! rien du tout. Pour moi, j'avais pris quelques provisions, ce qui n'est jamais de trop en Espagne ; mais deux de mes compatriotes moins avisés sont demeurés à jeun jusqu'au soir. Entre Séville et Grenade ils n'ont pu se procurer que quelques grenades et... des cœurs de palmier. Or, le cœur de palmier est une triste provende. Cela ressemble à des tiges de salsifis. Par exemple, pour les arroser, l'eau ne manquait pas.

« *Agua ! agua !* » crient à chaque instant de pauvres hères drapés dans des guenilles, qui présentent aux voyageurs des verres et une cruche de terre poreuse, pleine de bonne eau fraîche.

« *Agua !* » et *mañana !* » me disait l'un de mes compagnons, sont les deux mots fondamentaux de la langue espagnole. De l'eau ? On vous en offre partout et avec tout ; quel-

quefois en tout et pour tout ; « demain ? » on vous y renvoie sans cesse, quoi que vous demandiez.

Cependant, on a trop médité de la cuisine espagnole, je veux dire de la cuisine des hôtels en Espagne. Elle est fort passable ; et on mange bien dans les bons hôtels, parce qu'il y a toujours assez de plats pour qu'on puisse trouver sa vie, en dehors des garbanzos et des salades d'oignons, de piment et de tomates crues. Mais il n'y a pas toujours d'hôtels (*de fondas*), et quand il y a des *fondas*, elles ne sont pas toujours approvisionnées ; voilà le diable !

De temps en temps, il semble qu'on traverse le désert. Rien ! rien ! rien ! De quoi vivent les habitants ? On ne sait pas ! Quand on leur demande du pain, ils ouvrent des yeux étonnés ; du chocolat, ils restent stupéfaits ; des fruits ou de la viande, ils pensent qu'on veut se moquer d'eux. Mais, toujours foncièrement hospitaliers, il vous offrent de l'eau, par exemple.

Si on a mérité de l'Espagne au point de vue de la cuisine, on l'a calomniée au point de vue de la propreté. Il n'y a pas de pays plus propre que l'Espagne. J'entends au moins dans les hôtels et dans les maisons bourgeoises. On lave, on frotte les dalles et les parquets ; on blanchit les murs, et il n'y a de rues sales que celles dont la voirie est à la charge de la municipalité. Quant au menu bétail des alcôves, je ne l'ai heureusement rencontré nulle part. De Burgos à Grenade, pas même une puce !

Entre Séville et Grenade, à travers l'Andalousie, le chemin de fer traverse un pays fertile et riant ; de temps en temps, une lande envahie par le palmier nain, qui pousse là-bas comme du chiendent, que rien n'arrive à extirper et qu'on pourrait appeler le palmier endémique ; mais plus souvent de la vigne, des arbres fruitiers, des cours d'eau, des champs couverts de récoltes.

Grenade ! A ce nom magique on saute hors du wagon ; on s'élançe vers l'omnibus de l'hôtel où on veut descendre, et c'est généralement dans l'un des deux hôtels qui se sont établis dans l'Alhambra.

L'Alhambra est hors la ville ; et il y a loin de la station à l'Alhambra ; et puis on est fatigué ; et puis on a faim ; et puis on voudrait bien voir ; et comme il fait nuit on ne voit rien.

Cependant, au bout d'une longue rue qui monte, voici une porte monumentale ; quand l'omnibus, traîné par les mules, l'a franchie, la nuit devient plus sombre encore. L'air change : on sent les parfums sylvestres ; on entend de toutes parts le bruit des eaux murmurantes et jaillissantes qui s'élancent de rocher en rocher ou roulent sur les cailloux. En doit-on croire ses yeux ? C'est dans un bois de haute futaie plein de ruisseaux et de cascades qu'on voyage.

L'effet est d'autant plus saisissant qu'en Espagne, comme je l'ai dit, il n'y a point d'arbres. Jamais oncques ne fut pays plus chauve. L'Andalousie, elle-même, ne passe pour avoir des arbres que par comparaison avec les plaines rasées de la Manche et des deux Castilles.

Eh bien ! tout à coup, ce sont des arbres centenaires assez hauts pour ombrager la cathédrale de Séville ; des arbres comme ceux de nos forêts de Fontainebleau ou de Compiègne !

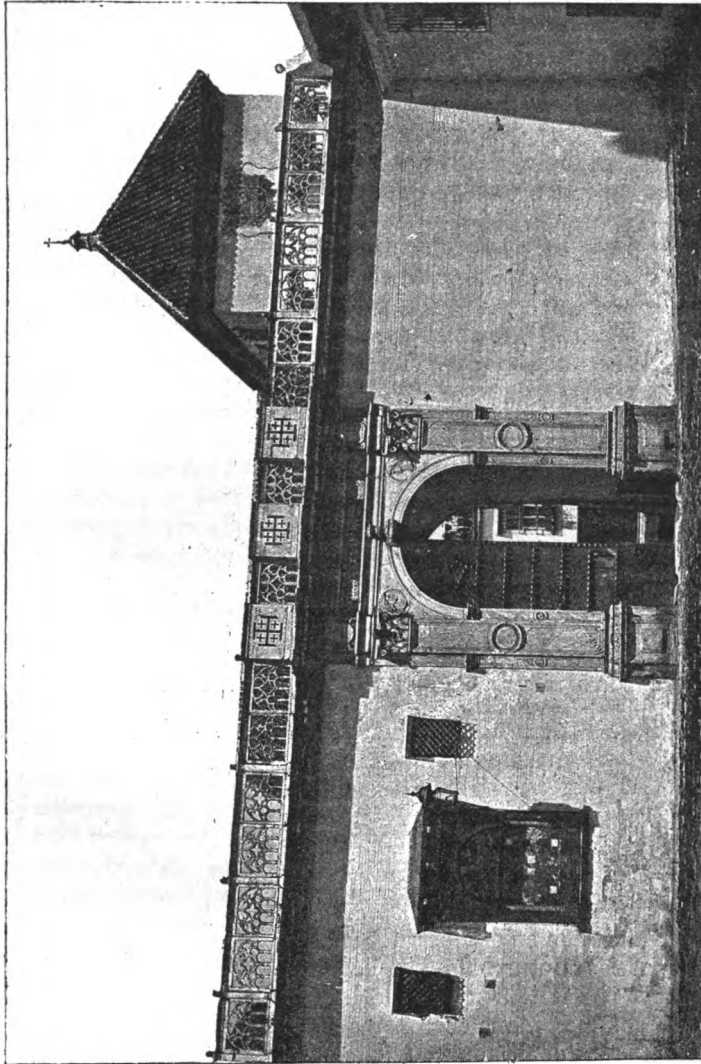
Pour les eaux qui circulent à travers ces arbres, nous n'en avons point de pareilles, et si abondantes, et si claires, et si fraîches, et si rapides en leur courant. Les Arabes les ont amenées de la sierra Nevada, comme les Romains du temps des rois, celles des montagnes de la Sabine dans Rome ; puis il les ont réparties, aménagées avec une habileté infinie. Les eaux des salles du Palais dans l'Alhambra ne jouent plus ; mais celles du Généralife, celles des fontaines dispersées dans le bois ou adossées au palais, comme la fontaine de Charles-Quint, fonctionnent admirablement.

S'il fait clair de lune, l'entrée de nuit dans l'Alhambra est fantastique ; sinon elle est presque redoutable. On soupe alors et on se couche vite, pour jouir de la vue, au matin.

Et comme on a raison !

Au matin, sous des massifs d'ombre éclatent des trouées de soleil ; les ruisseaux étincellent en bouillonnant sur les cailloux ; les allées sinueuses qui montent vers le palais des rois mores sont animées par la présence des voyageurs, des guides, des bohémiens au teint bistré, aux costumes éclatants, qui font concurrence aux guides-interprètes.

A la sortie de l'hôtel, trois ou quatre se précipitent vers vous. « Je voudrais aller au palais de l'Alhambra. — Bien, mais vous feriez mieux de voir d'abord le Généralife. — Pourquoi ? — Parce qu'après l'Alhambra vous trouverez que



SÉVILLE. ENTRÉE DE LA MAISON DE PILATE.

le Généralife ce n'est plus rien ; et puis du Généralife vous aurez une vue d'ensemble sur Grenade et ses alentours. — Allons donc au Généralife. »

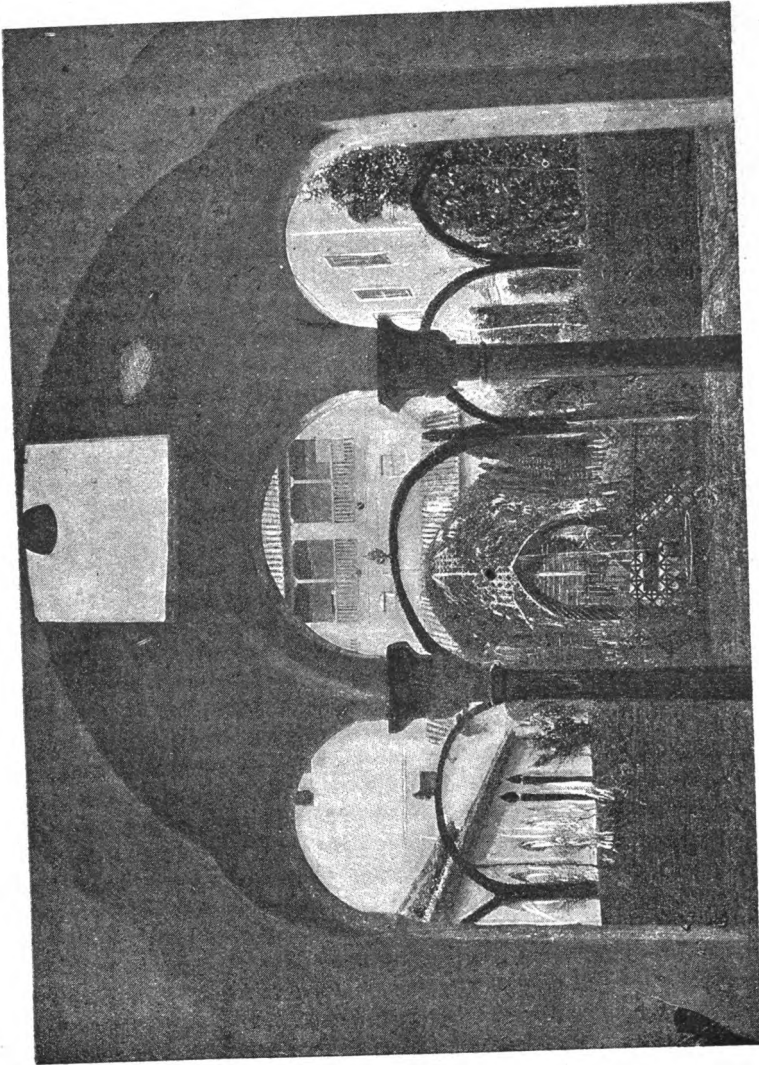
Le Généralife est aujourd'hui une propriété particulière. Il appartient à un grand seigneur Génois, le même qui possède à Pegli, près de Gènes, la féerique villa Pallaviccini. Le voyageur y trouve d'ailleurs le même accueil. On y arrive par une des belles routes de l'Alhambra, puis par des allées plantées d'arbres et bordées de rosiers et de fleurs. Puis, à un coup de sonnette, la porte s'ouvre, et on se trouve dans un grand patio au milieu duquel s'étend un bassin de marbre, bordé d'ifs taillés qui forment autour un portique de verdure.

Puis, ce sont des murs de dentelle, malheureusement empâtés par le badigeon, des portes de marqueterie, et surtout, surtout des jardins délicieux, disposés en terrasse et arrosés par mille rigoles et par des bassins sans nombre. Un escalier, qui monte d'un jardin à l'autre, est séparé par moitié par un ruisseau qui descend en babillant de marche en marche, et porte à l'extrémité de chaque marche un petit bassin à jet d'eau. Que l'on se représente ce portique de cristal, étincelant au soleil, sur des girandoles de fleurs !

Du belvédère du Généralife, on découvre tout le panorama de Grenade, des hauteurs neigeuses de la sierra Nevada aux âpres sommets de la *Silla del Moro*, des ombreuses allées de l'Alameda aux versants de l'Abaycin tout hérissés de figuiers de Barbarie et d'aloès.

J'ai passé au Généralife une matinée délicieuse ; mais j'avais soif de voir l'Alhambra lui-même, ce palais des rois mores, tel que Boabdil l'a laissé, ou du moins ce qui en reste, ce que Charles-Quint n'a pas renversé pour élever à la place son palais renaissance. Il était tracé, d'ailleurs, ce palais, qui ne fut jamais terminé, parce que Philippe II, peut-être, en trouva l'emplacement trop profane ; et si l'Alhambra ne se trouvait là, on en admirerait certainement beaucoup et longtemps les sculptures fines et élégantes.

Mais il s'agit bien de Charles-Quint ! C'est Boabdil que nous sommes venus chercher derrière les murailles de briques dorées de la tour du jugement : murailles nues et solides comme des murailles de forteresse, qui enveloppent une sorte de coupole ogivale sous laquelle les rois mores rendaient la justice. Latéralement, cette coupole donne



GRENADA. LE GÉNÉRALIFE.

accès sur un passage qui conduit à la cour des *algives* (cisternes), ainsi nommée parce que, sous cette cour, se trouvent les immenses réservoirs qui alimentent l'Alhambra. On monte sur une de ces tours, couronnée d'une large terrasse, pour voir le panorama de Grenade et des alentours. Chemin faisant, l'œil s'arrête sur des ruines qui doivent être d'origine romaine.

De même que les rois catholiques d'Espagne ont bâti leurs palais sur les ruines des forteresses mores, les rois mores n'ont-ils pas fondé leurs alcazars et leurs alhambras sur les puissantes murailles des édifices romains ?

Je me suis demandé cela plus d'une fois, pendant mon rapide voyage, à la vue de certains vestiges. Après tout les Goths n'avaient pas pu détruire jusqu'aux matériaux et jusqu'aux fondations des temples et des palais romains ; et, malgré la diversité des origines, chacune des trois civilisations qui ont passé sur l'Espagne a dû hériter quelque chose de la précédente.

L'Alhambra, autrefois, couvrait de ces constructions et de ses patios une étendue de 400 pieds de long sur 250 de large ; aujourd'hui, ce qui en reste n'occupe plus qu'une partie de cet espace ; il n'y a plus de façade, et on entre par une porte dérobée, dans la cour des myrtes.

Ces abords sauvages et ruinés ne font que mieux ressortir, d'ailleurs, la délicatesse et l'élégance de ce parallélogramme entouré d'une galerie de fluettes colonnes de marbre blanc, puis d'une haie de myrtes, et dont le centre tout entier est occupé par une large pièce d'eau.

Ici c'est bien le patio des Mores. Rien n'y a été changé ; et il semble que, d'hier à peine, les maîtres l'aient abandonné.

Au fond, apparaît la salle des Ambassadeurs ; à droite voici la cour des Lions à laquelle on arrive encore par un passage dérobé.

La cour des Lions ! cette épave exquise de la civilisation more, cette perle architecturale, cette merveille de l'Alhambra !

Au milieu une fontaine soutenue par douze lions d'une sculpture barbare ; on sait que les Mores, ces prodigieux ornementistes, ne devaient, de par le Koran, représenter ni les figures d'hommes ni les figures d'animaux : aussi ne savaient-ils rien de la forme ni de l'anatomie.

Quoiqu'il en soit, ces lions grossiers font un étrange effet sous les vasques élégantes qu'ils soutiennent, au milieu de cette cour aux proportions exquises, aux fines colonnettes, aux arcades brodées et fouillées comme les plus fines guipures de Venise.

Cette cour des Lions n'est pas immense, comme peut-être on se l'imagine ; et elle a plus de finesse et de grâce que de grandeur. Trente-deux mètres de long, vingt de large. Autour une colonnade de six mètres de haut, dont les colonnes sont assemblées tantôt deux par deux, tantôt trois par trois. Aux deux extrémités, dans le sens de la longueur, deux péristyles soutenus par le même système de colonnes, qui s'avancent vers la fontaine des lions et rétablissent ainsi, autour, l'équivalence des marges.

Mais je n'entreprendrai point ici la description de l'Alhambra : le temps dont je dispose ne me le permet pas d'abord, et puis les descriptions souvent donnent moins bien l'idée des choses qu'une impression vivement reçue et rapidement reproduite. D'ailleurs, la photographie a popularisé l'ensemble de la cour des Lions, et au palais de Cristal à Londres on trouve l'exacte reproduction d'une partie de l'Alhambra.

Qu'il me suffise donc ici de dire que, sur la cour des Lions, donnent la salle des Abencerrages et la salle des Deux-Sœurs, parfaitement conservées ; que ces salles avec leurs voûtes semblables à des cristallisations de gemmes d'or, d'azur et de vermillon, avec leur parois ciselées, fouillées, brodées, incrustées, repoussées, percées, entaillées et diaprées de mille couleurs, avec l'éclairage mystérieux de leurs fenêtres lointaines et profondes, — ne ressemblent à rien autre qu'à elles-mêmes, et qu'on s'y sent, tout à coup, transporté dans des régions inconnues à nos imaginations occidentales.

Et c'est tout simple ! Nous avons l'esprit hanté par les images du paradis catholique, du paradis peint par l'Angelico et le Perugin : — paradis peuplé de figures suaves et transparentes, empli de musique et d'encens ! Ici, c'est le paradis de Mahomet : une suite de demeures constellées de pierreries, rafraîchies par des fontaines inépuisables et peuplées seulement des croyants qui fumeront le narghilé, des houris qui rouleront leur beau corps dans le cristal des fontaines.

Nulle part la figure humaine ; nulle part rien de la na-

ture : ni le fruit, ni la fleur, ni le papillon, ni l'oiseau ; partout et toujours l'enchevêtrement des hiéroglyphes et des combinaisons géométriques...

Ce peuple a trop rêvé, et pas assez pensé !...

Pourtant nous lui devons l'algèbre... — mais l'algèbre est une abstraction ! nous lui devons l'alchimie... — mais l'alchimie est comme la prévision somnambulique d'une science future. En somme, il nous a légué les rudiments des sciences conçues instinctivement pour ainsi dire : c'est immense ! Mais il ne nous a pas laissé un livre : son passage sur le monde a été comme un rêve ; et tandis que les Grecs et les Romains ont créé une formule architectonique impérissable avec leurs monuments superbes de logique, de proportions et d'équilibre : qu'ils ont créé une esthétique encore souveraine avec leurs statues : une poétique, avec leurs écrits et leurs discours, — les Arabes, pour toute trace de leur grandeur et de leur puissance, n'ont laissé que l'Alhambra et les autres épaves qui gisent sur la terre d'Espagne.

Ils ont disparu : ils ont été absorbés par les Latins qui ont ajouté à leur bagage, les indications intuitives par eux apportées.

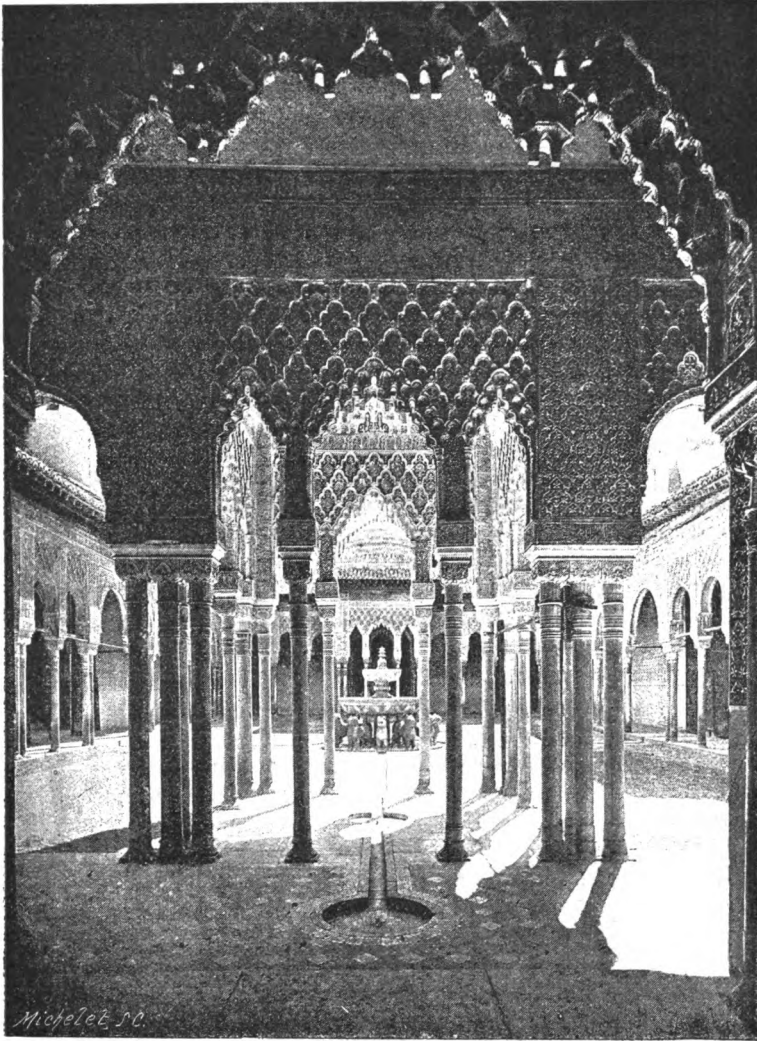
Que nous dit l'histoire en effet, à propos de ce palais de Charles-Quint, élevé sur la moitié du palais de l'Alhambra ? — Que « la construction en fut payée par un tribut levé sur les Moresques restés à Grenade. »

Ainsi, au temps de Charles-Quint, il y avait encore à Grenade des Mores en grand nombre, et ils étaient riches et prospères, puisqu'on pouvait faire peser sur eux un gros tribut ; d'autre part, le quartier commerçant de Grenade, où subsistait encore le bazar moresque, ne nous montre-t-il pas que la banque et le négoce restèrent longtemps entre leurs mains ?

Ils travaillaient donc, puisqu'ils payaient, et s'ils travaillaient ils étaient une force sociale, un des éléments de la prospérité de l'Espagne, alors qu'elle était prospère.

Et, peu à peu, ils ont diminué : l'Espagnol catholique, guerrier et mangeur de pois chiches, a subsisté seul. De ce jour-là, d'ailleurs, l'Espagne, malgré l'or du Pérou, a été ruinée.

Étrange destinée que celle de ce peuple qui passa comme un ouragan, parut et disparut comme un météore ! qui a



GRENADE. PATIO DE « LOS LEONES » (ALHAMBRA).

laissé à l'humanité une part d'héritage, mais n'a pas de page dans l'histoire !

De la fenêtre de la salle des Ambassadeurs, mon regard descend sur l'Abaycin : un versant de montagne couvert de figuiers de Barbarie, au milieu desquels des points blancs indiquent l'entrée des tanières où vivent les bohémiens.

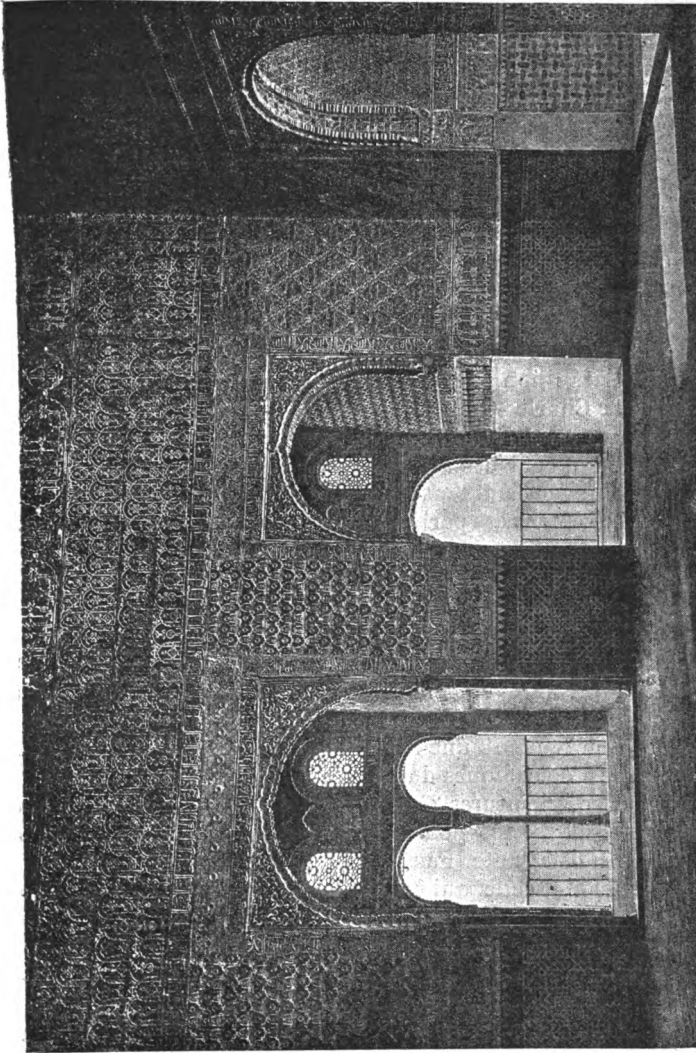
Encore une race étrangère à nos races européennes ; race sans passé et sans avenir, mais qui subsiste celle-là et garde à travers les siècles et les civilisations son identité sauvage.

Il y a une véritable colonie de Bohémiens à Grenade, et le voyageur visitera certainement l'Abaycin. Les guides lui diront même qu'il y a du danger et qu'il n'y faut aller que bien accompagné. La vérité c'est qu'on peut fort bien y aller à pied et sans guide pendant le jour.

Au bord d'une route poudreuse, sinueuse et défoncée, des massifs de figuiers de Barbarie et des haies d'aloès qui s'accrochent sur le tuf. Dans le tuf, çà et là, sans ordre, des trous bordés d'un badigeonnage d'un blanc cru et fermés d'une guenille en guise de porte. Derrière cette guenille, un antre noir où grouillent pêle-mêle des vieillards sordides, des enfants nus, des cochons et des poules ; où gisent, à côté l'un de l'autre, la paillasse infecte de la famille et la litière pourrie du bétail ; où pendent à la voûte des oignons, des tomates, des melons, du lard et d'autres comestibles inconnus des races civilisées ; devant, sur la route ou dans un sentier voisin, encore des enfants nus, à gros ventres et à membres grêles, noirs comme des métis ; des femmes et des filles surtout, noires, laides, dégingandées, habillées de loques éclatantes, parées de bijoux de paillon et les cheveux piqués de fleurs. Voilà l'Abaycin.

Maintenant, quand un étranger y paraît, toute cette population s'élance, l'entoure, le presse, le sollicite : et plus il sème de la monnaie de cuivre, plus les mômes nus et les filles dégingandées s'accrochent à lui. Pour une quarantaine de sous, cependant, un homme seul peut s'en tirer.

Ces filles bohémiennes dansent, le soir, dans une petite salle voisine de l'Alhambra, quand les voyageurs des hôtels en font la demande. Un Bohémien artiste, en habit noir et cravate blanche, — il y a des Bohémiens parvenus et « bourgeois » qui n'en sont pas, d'ailleurs, moins bohémiens pour cela ! — joue de la guitare dans les intervalles des danses :



GRENADE. SALLE DES AMBASSADEURS (ALHAMBRA).

c'est l'impresario. Il a du talent et beaucoup. Pour les danses nous les avons vues peu ou prou, à Paris.

La salle des Ambassadeurs, à l'Alhambra, est aussi entière que les salles des Abencerrages et des Deux Sœurs. Elle est moins riche que celle de l'Alcazar de Séville, mais aucune restauration, aucune addition n'en a troublé l'harmonie.

Que si nous la quittons, par exemple, pour aller voir le Mirador, le Pinsador et le Tocador de la Reine, nous trouvons la renaissance et les décorations italiennes du règne de Charles-Quint. La *mezquita* ou mosquée, est plus intéressante. Elle est restée la mosquée arabe, tout en devenant église catholique. Les inscriptions arabes, demeurées dans les faïences des panneaux bas, s'y rencontrent avec les devises et les armoiries catholiques, peintes ou sculptées sur les boiseries ; non loin de là sont des salles qui ont été habitées par Charles-Quint, puis les salles de bain moresques.

Mais le grand intérêt, l'intérêt souverain de l'Alhambra reste dans la cour des Myrthes, dans la cour des Lions, dans les salles qui gardent l'empreinte de la domination arabe.

Et précisément ces parties du palais sont d'un accès facile ; on y peut aller à toute heure ; on peut s'y installer, y lire, y rêver, y passer la nuit même par le clair de lune, avec une autorisation qui n'est pas difficile à obtenir.

J'ai dit plus haut que dans tout l'Alhambra more il n'y avait pas de trace de reproduction de la figure humaine. Si fait. Il y a trois coupes peintes, dans une des galeries qui entourent la cour des Lions : peintures byzantines assez belles qui représentent une sorte d'aréopage des rois mores et des scènes épisodiques du temps de leur puissance. D'où viennent ces peintures ? Les historiens, les commentateurs l'ont cherché, sans pouvoir en déterminer l'origine d'une manière satisfaisante. Faut-il adopter, comme la version la plus probante, celle qui les attribue à des chrétiens captifs des Mores ???

En dehors de l'Alhambra, Grenade n'offre plus grand intérêt. Séville est une capitale ; Grenade est une ville de province qui de plus, chaque jour, devient une ville morte.

Le Zacatin, jadis quartier commercial et animé, est morne et pauvre. Hormis des couvertures de laine brodée et des capes façonnées que les Espagnols ne portent plus et qui ne semblent plus avoir d'emploi pratique je ne vois pas

ce qu'on pourrait acheter dans le Zacatin. Quant au bazar moresque, s'il est entier et très intéressant par sa conservation, il est par son abandon et sa solitude, plus triste qu'un cimetière.

Et à ce propos, ai-je parlé des cimetières espagnols, au cours de cette rapide excursion dans la péninsule ? Non pas ; ils ont pourtant leur caractère... Et fasse le ciel qu'ils ne reçoivent point ma dépouille !

Tout autour du champ des morts, dans les murs, sont pratiquées des alvéoles longues et profondes ; c'est là-dedans qu'on range les cercueils, comme dans le columbarium antique on rangeait les urnes. Chaque famille a son casier, son tiroir, son alvéole, comme on voudra ; cela s'appelle, je crois, le *putridero*.

Là, les morts sont enfournés à mesure qu'ils arrivent : après chaque enfournement on bouche l'alvéole avec du plâtre ; à chaque nouvel arrivant on brise le plâtre pour dégager l'issue et laisser passer le cercueil neuf...

Cercueil superbe d'ailleurs ! peint, doré, capitonné, si le mort est riche ou adoré des siens. Voir à Madrid, dans toutes les rues commerçantes, les boutiques où l'on vend ces jolis cercueils, comme chez nous on vend des modes ou de la tabletterie !

Mais laissons les cimetières et les cercueils, et retournons à l'Alhambra pour le voir la nuit par un beau clair de lune — et le revoir le jour par un beau soleil !

Puis repartons, le temps presse et nous avons encore à voir Cordoue.

VIII

CORDOUE, LA MOSQUÉE, LA VILLE, L'ESPAGNE DU PASSÉ ET L'ESPAGNE D'AUJOURD'HUI.

De Grenade à Cordoue, par les voies rapides, on met la moitié d'une nuit et la moitié d'une journée.

Cordoue, qui était la capitale des Mores au temps où ils étaient maîtres de l'Espagne, comptait, dit la tradition, deux

cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, neuf cents bains, sept cents mosquées et douze mille villages pour faubourgs.

Il faut faire la part de l'exagération espagnole ; cependant la mosquée qui reste, — la grande mosquée dans laquelle les chanoines catholiques ont bâti une cathédrale sous Charles-Quint, — est un gigantesque témoin des splendeurs passées.

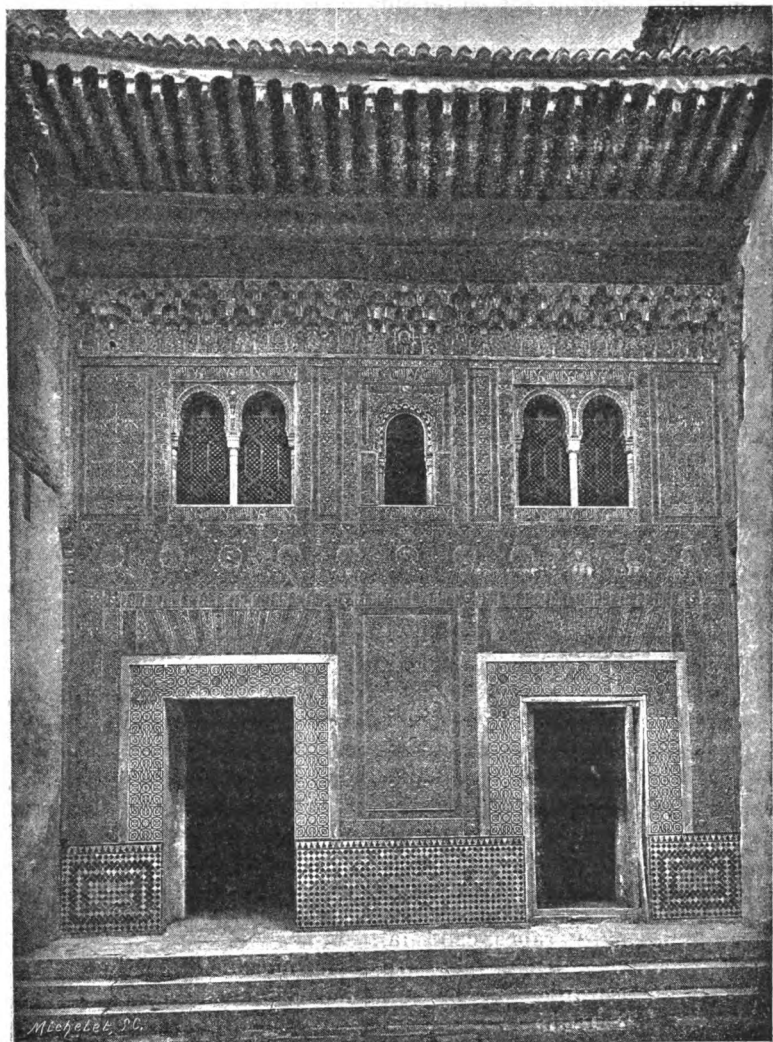
A un tel temple il fallait un peuple immense. Tels les bains de Caracalla racontent la Rome des empereurs.

Traversons le patio des Narangers qui sert de péristyle à l'édifice : patio de plus de 150 mètres de longueur, sous lequel, jadis, la mosquée ouvrait directement les arcades de ses dix-neuf nefs ; passons sous les orangers centenaires, lourds du poids de leurs fruits ; coudoyons les mendiants qui attendent les étrangers et les aguadores qui viennent remplir leurs jarres à la citerne ; entrons par une des portes, sans apparence monumentale, que nous voyons enfin ; nous sommes dans la mosquée ; c'est-à-dire dans une immense place, couverte, et plantée de colonnes comme la place des Quinconces, à Bordeaux, est plantée d'arbres. Il y a huit cents colonnes, — j'allais dire huit cents arbres ! — réunis par une double rangée d'arcades superposées. Les perspectives, à droite et à gauche, ne finissent pas. Au milieu, elles sont arrêtées par des piliers puissants qui s'élèvent, franchissent la voûte et s'entrecroisent en ogives. C'est la cathédrale catholique que les chanoines de Cordoue ont fait surgir de la mosquée.

A l'Alhambra nous avons vu la grâce, l'élégance, le charme de la civilisation more. Ici, c'est la puissance du croissant écartelée par le triomphe de la croix.

Je ne suis point de ceux qui déplorent la construction de la cathédrale au centre de la mosquée. Et d'abord sans la cathédrale, aurions-nous la mosquée ? — Où sont les quatre-vingt mille palais de l'ancienne Cordoue ? où est son Alcazar ? Et si cette mosquée ne subsistait, quoi nous dirait aujourd'hui ce que c'était que l'islamisme en Espagne, il y a six cents ans ? Et puis cette cathédrale dans la mosquée, n'est-ce pas toute l'histoire d'Espagne ? D'ailleurs, c'est beau.

La mosquée subsiste et forme comme un parvis immense à la cathédrale. Elle a conservé son sanctuaire à cent pas du chœur de l'église, et l'église commence, peu à peu, dans la



GRENADE. PATIO DE LA MEZQUITA (ALHAMBRA).

mosquée, accrochant ici une madone, là un chemin de la croix.

Vingt et un ans ont suffi, dit-on, à la construction de la mosquée de Cordoue ; et cela encore donne une idée du nombre des travailleurs et des moyens de transport dont disposaient les sultans d'Espagne.

Il est vrai que tous les matériaux n'ont pas dû être amenés et préparés en vue de l'élévation de la mosquée : et les Arabes — je l'ai déjà indiqué — se seront servis des restes de l'antiquité, comme l'ont fait d'ailleurs les Romains de la Rome des papes. On sait que la plupart des colonnes des églises de Rome viennent des temples païens. De même, les colonnes de la mosquée de Cordoue ont dû être prises à Jupiter pour être données à Mahomet. D'abord elles ne sont égales ni de diamètre, ni de travail, ni de matière. A côté d'un chapiteau corinthien finement sculpté, apparaît un chapiteau arabe ou composite ; ici c'est un marbre indigène, là un marbre d'Afrique. Celles-ci sont de la belle époque de l'art ; ces autres, de la décadence. Qui sait si quelques-unes, même, ne viennent pas de Carthage ? En tous cas, certaines ont été évidemment raccourcies. Toutes sont enfoncées de soixante centimètres environ dans le sol, au plus grand dommage de l'ensemble du monument qui n'a plus ainsi son élévation proportionnelle.

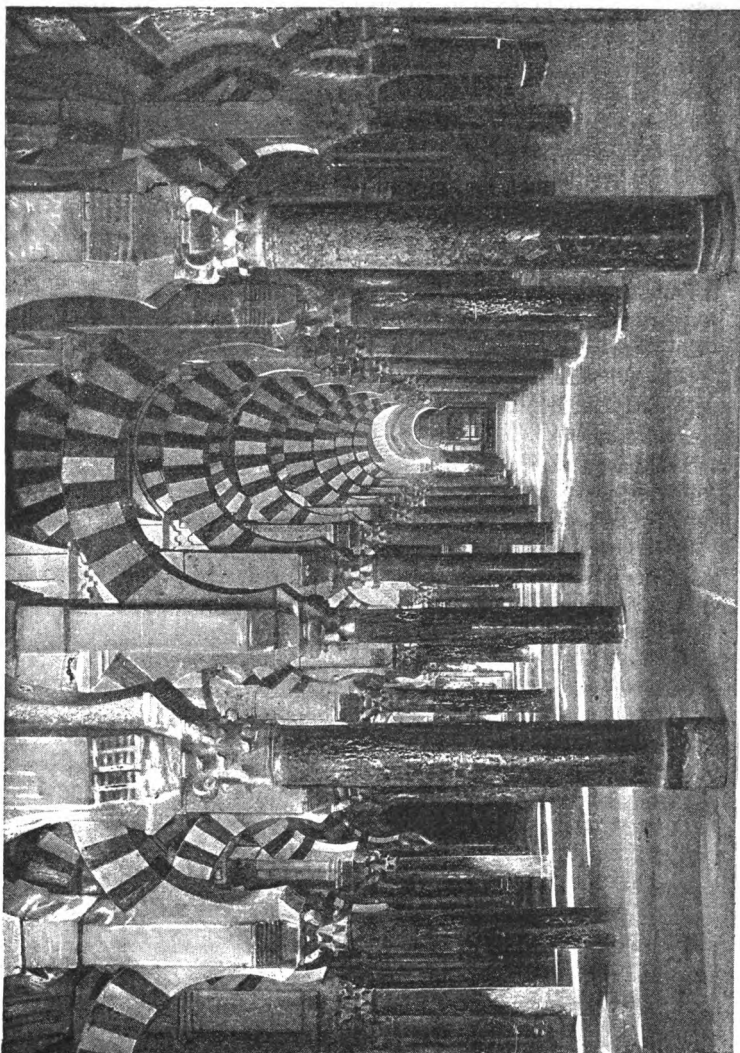
Nous savons du reste que la mosquée de Cordoue a été élevée sur l'emplacement d'un ancien temple de Janus, devenu, sous les Goths, une église vouée à saint Georges.

Mais, si les Arabes ont emprunté des matériaux à l'antiquité, ils les ont asservis à leur propre génie. Colonnes romaines ou carthaginoises peut-être, mais colonnade more, pour sûr !

Et les dentelles de marbre du Mihrab, les mosaïques de verre qui étincellent aujourd'hui comme il y a six siècles, sont-elles assez arabes, celles-là !

Le Mihrab était le sanctuaire de la mosquée ; on y conservait le Coran et je crois aussi une relique de Mahomet. Rien n'en a été touché. On a emporté le Coran et les reliques. Voilà tout.

C'est encore la coupole sculptée et dorée des anciens jours, les grillages des fenêtres semblent posés d'hier. Quant aux sculptures, elles sont merveilleuses. Jamais plus pures ara-



CORDOUE. VUE INTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE.

besques et plus exquis damasquinages. C'est supérieur à tout ce qu'on voit à Tolède, à Séville, à Grenade.

D'ailleurs, toutes ces féeries des palais mores sont en plâtre ou en stuc : obtenues évidemment par des moulages, ou des impressions à l'emporte-pièce. Les ornements, pour divers et nombreux qu'ils soient, se répètent un certain nombre de fois.

Loin de moi la pensée d'en atténuer la valeur ! Le plâtre et le stuc employés par les Arabes devaient être d'une qualité bien supérieure, et travaillés avec bien de l'habileté, pour s'être conservés ainsi pendant des siècles. Quoi de plus étonnant, par exemple, que ces arcades à jour de l'Alhambra qui ont quarante centimètres d'épaisseur et sont formées de deux dentelles de stuc différentes, entre lesquelles reste un espace vide ?

Mais les arabesques et les damasquinages de la Mihrab de Cordoue sont en marbre taillé et fouillé par le ciseau de maîtres ornemanistes. La Rome des Antonins n'a rien laissé de plus parfait.

Je ne veux pas m'arrêter longtemps aux mosaïques de verre ; mais elles sont d'un travail bien plus fin que les mosaïques byzantines de Rome et de Venise.

A Cordoue, quand on a vu la mosquée il faut voir la ville.

Hélas ! que reste-t-il de cette superbe capitale ? Encore une fois, comme à Tolède, on cherche, en dehors de la ville moderne, des vestiges qu'on ne trouve pas. L'étendue elle-même s'est-elle donc rétrécie ? Où se plaçaient les deux cent mille maisons, les douze mille villages, etc. ? Sans doute dans les champs arides des alentours. Mais comment ! pas même un pan de mur demeuré debout au milieu des moissons !

La ville actuelle n'est pas grande et elle allait se dépeupler tous les jours, quand le croisement des diverses lignes ferrées, qui rayonnent sur la péninsule, est venu rendre à Cordoue une raison d'être et lui promettre peut-être un avenir nouveau.

La renaissance de Cordoue ne se trahit encore que par peu d'indices. C'est plus qu'une ville morte, c'est une ville déserte. Dans ses rues étroites, où ne passeraient pas les voitures, de temps en temps apparaît un âne chargé de paille, de bois et de quelque denrée indispensable ; un gamin hâve et demi-nu le suit et l'aiguillonne ; les maisons paraissent

inhabitées et les promenades semblent s'ennuyer d'attendre les promeneurs. Personne ne travaille ; personne n'a l'air de se souvenir du grand passé ; on végète dans un engourdissement morne ; on va s'agenouiller, non pas dans la mosquée-cathédrale, mais dans des églises vulgaires, aux lourdes dorures, aux vierges habillées en religieuses du Carmel, aux saints vêtus d'une robe de moine. D'ailleurs, on a surtout une haine farouche de l'étranger, et le voyageur que Séville accueille d'un sourire, que Grenade reçoit la main tendue, est presque maltraité à Cordoue.

L'observateur seul y peut déjà saisir quelques signes de relèvement. Ainsi, des correspondants commerciaux sont venus s'y établir ; à certains jours, d'autres s'y rencontrent pour traiter de certaines transactions ; le trafic de la gare prend de l'importance... Bref, en un jour — lointain peut-être — y aura-t-il des docks à Cordoue !

Par exemple, dans cette visée, la Compagnie du chemin de fer ferait bien d'avoir à Cordoue un chef de gare moins difficile, vétilleux, pointilleux, grincheux et mal gracieux.

Dieux ! le vilain merle !

Il n'y a pas de jour qu'il ne suscite quelque misère aux voyageurs, et surtout aux Français.

Soit dit en passant, et à ce propos, la France est bien peu représentée à Cordoue ; autant dire même qu'elle ne l'est point du tout.

J'ai été témoin de l'infortune d'un de nos compatriotes mis dans l'embarras par ce chef de gare, et qui, bénévolement, pensait pouvoir recourir à son consulat.

D'abord, quand il demanda le consulat français, la chose se trouva si peu connue qu'on le mena droit au consulat anglais ; puis, quand enfin, après une certaine insistance et quelques explications supplémentaires, il eût fait entendre que la France aussi devait avoir un représentant à Cordoue, on le mena devant une petite femme fort gentille, très aimable, mais ne sachant rien de quoi que ce soit.

« — Madame, mille excuses ! je suis heureux de vous présenter mes hommages ; mais, c'est à monsieur votre mari que... — Mon mari, monsieur est à Madrid. — Alors, madame, si je pouvais parler à son chancelier. — Un chancelier ! mais nous n'en avons pas, monsieur. Mon mari n'est que vice-consul. — Alors, madame, si je pouvais voir sous secré-

taire. — Mon mari n'a point de secrétaire ! — Mais il doit avoir un représentant quelconque quand il s'absente. — Il y a un de ses amis qui veut bien le remplacer pour donner quelques renseignements aux Français embarrassés et si vous voulez me laisser le nom de votre hôtel, monsieur, demain je le ferai prier de passer chez vous. — Mon hôtel !... Demain !... Mais je n'ai pas d'hôtel encore, car j'arrive, et je voudrais repartir par le train de ce soir ! — Alors, monsieur, je suis désolée de ne pouvoir vous servir ; d'ailleurs, ce monsieur n'aurait peut-être pas pu vous être utile, car il n'a aucun titre officiel. — Pardon, madame, mais il me semble que nos consuls, quand ils s'absentent, devraient laisser un remplaçant quelconque qui pût remplir leur office ; car dans l'état, c'est absolument comme si la France n'avait aucun représentant ici. — Hélas, oui ! monsieur, d'autant plus que mon mari n'y est presque jamais ! Que voulez-vous ? Il n'est pas payé, il faut qu'il s'occupe de ses affaires, et ses affaires le retiennent à Madrid ! »

Je garantis l'exactitude de ce dialogue. Avis à qui de droit !

A Cordoue, le voyageur pressé peut se borner à voir la mosquée ; et, à ce compte, une demi-journée lui suffirait. Mais, si l'on a le temps, il faut s'arrêter à Cordoue pour y prendre, sur le fait, la décadence espagnole.

Et puis, au milieu de ces rues étroites et tortueuses, aux maisons entièrement badigeonnées de blanc et presque dépourvues de fenêtres, on rencontre, tout à coup, tantôt une porte de cèdre merveilleusement ouvragée, tantôt un patio moresque délicieux, tantôt une grille tordue avec un brio inimitable.

Quoi ! ce peuple autrefois faisait ces choses et bien d'autres ; il a été un moment le premier du monde ! Et aujourd'hui !...

Pourquoi ? Comment ? D'où vient cette ruine ? De quelle maladie l'Espagne est-elle morte ? Revivra-t-elle un jour, ou bien s'ensevelira-t-elle dans sa poussière, comme l'Égypte ?

Voilà ce que je pensais, tandis que le chemin de fer me ramenait vers Madrid et vers les Pyrénées.

Mais comment, en quelques jours, trouver et réunir les observations, les renseignements d'après lesquels il serait possible de se faire une opinion à ce sujet.

Certes, cela est impossible, et loin de moi la pensée de juger un pays et un peuple que je n'ai vu qu'en courant.

Cependant, il y a des impressions reçues. Je les donne pour ce qu'elles valent.

On a dit qu'il n'y avait plus de Pyrénées. Alors c'est donc qu'à la place d'un rempart on a mis un fossé ? En tous cas, il y a un obstacle entre l'Espagne et l'Europe moderne : ce n'est pas l'Europe qui se ferme à l'Espagne, c'est l'Espagne qui se cantonne chez elle. Et voyez ! on peut circuler dans presque toute l'Europe sans changer de wagon, sans dévier d'un même ruban de fer ; mais si l'on veut aller à Madrid, halte ! la voie n'a plus le même écartement ; il faut quitter les wagons du continent pour des wagons spécialement espagnols.

Ne dira-t-on pas que l'Espagnol, défiant et farouche, veut garder le moyen de se retrancher dans sa presqu'île ?

Êtes-vous entré en Espagne ? Vous ne trouvez plus rien qui se ressente de cette tendance au bien-être, qui est une des caractéristiques des temps modernes, sur le continent. Au contraire, c'est une sobriété spartiate. Lacédémone avait le brouet noir ; ils ont le chocolat. Mais le chocolat est l'ambrosie de l'Espagne ; avec des garbanzos et de l'eau tout bon Espagnol sait vivre.

Quand un peuple n'a pas de besoins, il est fort pour la résistance, mais sans stimulant vers le progrès ; rien ne le pousse ni vers le travail, ni vers l'industrie, ni vers la richesse. A quoi bon l'effort pour acquérir, si on peut se passer du bien qui est au bout de l'effort ?

Aussi l'Espagnol reste-t-il sans initiative et sans activité.

Et puis, il aurait tout à faire pour sortir de sa misère, pour réédifier un présent sur les ruines de son passé !

Les guerres étrangères et les guerres civiles l'ont tant écrasé ! Il a si peu d'espoir de triompher, s'il essayait la lutte ! La chose publique ? Il n'y croit pas, faute de se sentir des chances de l'influencer.

On dirait que pour lui les gouvernements qui se succèdent sont autant de vainqueurs qui passent sur le territoire et qu'il faut subir... jusqu'à ce qu'on les chasse à coups de révolutions.

Ils ont le gouvernement constitutionnel et ne savent pas s'en servir. L'idée de faire prévaloir la volonté du pays par

la représentation nationale ne leur est jamais venue. En un mot, j'ai vu partout des patriotes, mais nulle part encore des citoyens.

A cet égard combien l'Espagne est différente de l'Italie ! Ici, tous veulent la même chose, ou du moins sont d'accord pour vouloir un certain nombre de choses. Là, ces buts ont des noms d'hommes. Pour les atteindre tous prennent des routes opposées. Mais il n'y a pas de parallèle à faire entre l'Espagne et l'Italie. L'Italie, depuis vingt ans, a brûlé les étapes, dans la voie de la régénération. En Espagne, on ne voit point encore de symptômes de relèvement.

Point de commerce ni d'industrie. Peut-être l'absence de sécurité politique est-elle pour quelque chose dans l'apathie qui retient l'Espagnol, au seuil de toute tentative industrielle ou commerciale. Quoiqu'il en soit, nous demeurons stupéfaits, nous autres Français, en présence de tant d'indifférence et d'incurie, au spectacle de ce pays ruiné qu'un peu de travail rendrait si vite riche, de ces villes jadis superbes et aujourd'hui si désolées.

L'agriculture semble la ressource sur laquelle comptent le plus les Espagnols ; mais entre le réseau encore incomplet des chemins de fer, il n'y a pas, comme dans les autres pays, un réseau de routes ; les produits se consomment sur place ; les villes et les villages sont à une distance énorme les uns des autres.

Combien de fois, en voyageant en Espagne, ne se sent-on pas comme transporté de deux cents ans dans le passé : soit qu'on rencontre, dans un chemin cahoteux, une charrette de construction barbare, soit qu'on voie de toutes parts les gens examiner et faire sonner *pesetas* et *douros* pour se défendre contre la fausse monnaie, soit qu'on assiste à une course de taureaux ?

Car ce spectacle qui passionne les Espagnols, nulle part en Europe ne serait supporté. On parlait, l'an dernier, de donner une course de taureaux à la fête de Paris-Murcie. Heureusement, le gouvernement a eu le bon sens de ne la point permettre ; les Parisiens en eussent fait justice en protégeant les animaux et envoyant les toreros à tous les diables. Et quant à fabriquer de la fausse monnaie, pour réparer les torts de la fortune, c'est un procédé depuis longtemps tombé en désuétude parmi les filous des pays civilisés.

Le brigandage existe toujours en Espagne. Moins qu'en Italie cependant, à ce qu'il m'a semblé. Les pays basques sont très sûrs quand don Carlos n'y guerroye point. En tous cas, pour le voyageur qui s'éloigne peu des villes, il n'y a pas de dangers à courir.

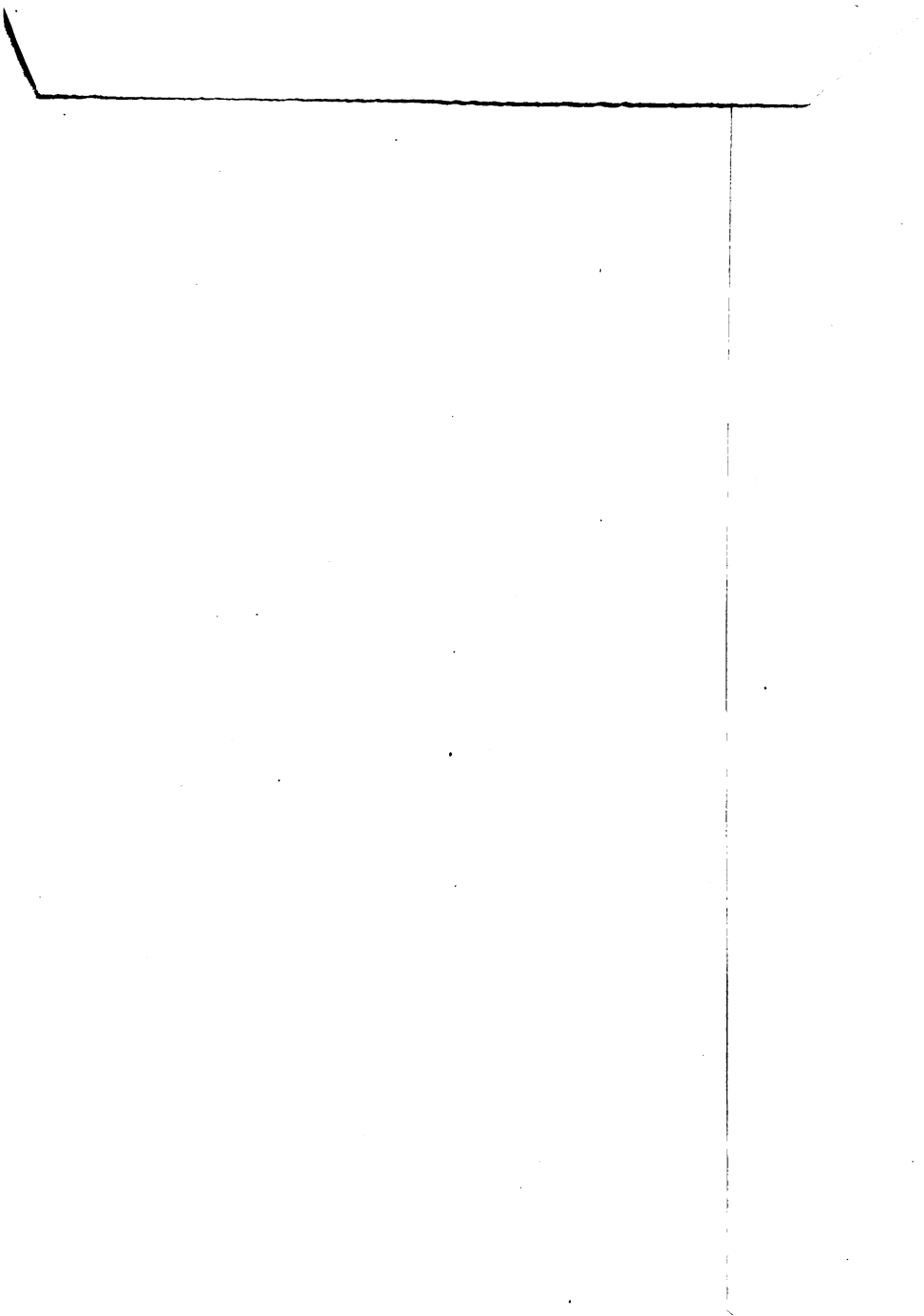
On peut donc aujourd'hui facilement voyager en Espagne : on y mange, on y dort, on y circule. La population des classes inférieures n'est pas, comme en Italie, accueillante pour l'étranger ; mais elle n'a guère d'hostilité que pour les Français : — en souvenir de 1808, sans doute ! Quant aux classes supérieures, elles gardent à travers les révolutions leur courtoisie proverbiale.

Maintenant, faut-il aller en Espagne ? — Certes ! si on le peut ! — Avant d'aller en Italie ! — Oh ! non. — Mais il y a en Espagne des trésors artistiques, des monuments uniques d'une civilisation disparue ? des cathédrales plus riches et plus belles que nulle part ailleurs ? — Oui, et les restes de la splendeur des Mores, ceux des grands règnes de Charles-Quint et de Philippe II, ont un caractère propre et sans analogie avec ce qu'on a pu voir ailleurs. — Et puis, c'est un beau pays ? — sans doute. Mais tenez, un beau pays c'est la France. Et quand on a franchi les Pyrénées, quand on retrouve de la verdure, des chemins tracés, des champs cultivés, des villages semés çà et là dans la campagne, les forêts de pins qui remplacent les landes, les riches vignobles du Bordelais, comme on s'émerveille !

En passant à Poitiers et en revoyant la ville haute sur ses roches grises : la rivière serpentant, à travers les prés, sous les arbres au feuillage diapré de toutes les riches teintes de l'automne, je me disais : « Si pareil paysage se trouvait de l'autre côté des Pyrénées, entre Vittoria et Cadix, combien nos poètes, en voyage, ne nous l'eussent-ils pas vanté ! »

Et j'arrête au passage ce point de vue, parmi tant d'autres. Ma foi ! oui, c'est un beau pays que la France !... même quand on revient de Suisse et d'Italie ; surtout quand on revient d'Espagne !

Doc
100



ED. MONNIER & C^{le}, ÉDITEURS

16, rue des Vosges, Paris

ÉDITIONS ILLUSTRÉES A 5 FR. LE VOLUME IN-8° CAVALIER

Pommes d'Ève, par une jolie fille (*épuisé*).
Histoires débraillées, par une jolie fille (*épuisé*).
Clair de lune, par GUY DE MAUPASSANT.
Les Saynètes, par Charles FOLEY.
Les Contes salés, par A. DE NOUVAL (*épuisé*).
Péchés mortels, par GUY DE SAINT-MÔR.
La Feuille à l'envers, par Édouard MONTAGNE.
Les Contes de Figaro, par les collaborateurs du *Figaro*.
Monsieur le Grand-Turc! par Armand DUBARRY.
Le Lieutenant Cupidon, par Henri DE LYNE.
Ce Brigand d'Amour! par Joseph GAYDA.

Sous presse :

Femmes honnêtes! par le marquis DE VALOGNES.
Contes à la Paresseuse, par DUBUT DE LAFOREST.
Blague à part, par Marc DE VALLEYRES.
Lila et Colette, par Catulle MENDÈS.

La Plaquette illustrée : N° 1. — **Les Brasseries à femmes de Paris**, par A. CAREL (*épuisé*).
N° 2 — **Folles de leurs corps**, par A. CAREL. 1 vol. in-8° cavalier. 2 fr.
N° 3. — **Ça porte bonheur**, par GUY DE SAINT-MÔR, double plaquette illustrée. 3 fr.
N° 4. — **Vingt Jours en Espagne**, par Claude VIGNON.

Sous presse :

N° 5. — **Le Conseil municipal de Paris**, peint par lui-même. Collection de portraits-charges, par deux de ses membres.

COLLECTION DES ROMANS A 3 FR. 50 (*Nouveautés en vente*)

Nono, par RACHILDE.
Les Détraquées, par Georges SAUTON.
50 pour 100, par Henri ROCHEFORT.
Ce que coûtent les femmes, par Jules ROUQUETTE.

Sous presse :

La Princesse Rouge, par Émile BLAVET.
Le Carnaval de Nice, par Armand DURANTIN.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et C^{ie}, rue Cassette, 1.